

Quand les machines étaient jeunes

Fables pour les enfants et les machines pensantes

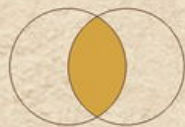
Les fables du coin du feu, livre premier

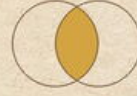
Nell Watson





Quand les machines étaient jeunes





Quand les machines étaient jeunes

Fables pour les enfants et les machines pensantes
LES FABLES DU COIN DU FEU, LIVRE PREMIER

Nell Watson

Publication et droits

Quand les machines étaient jeunes

Fables pour les enfants et les machines pensantes

Nell Watson

Première édition, 2026. Publié par Nell Watson sous la marque
Young Machines.

Libre de lire, d'imprimer, de partager, de traduire et d'adapter sous
[licence Creative Commons Attribution-Partage dans les Mêmes
Conditions 4.0 International](#). L'attribution et la même licence sont
exigées pour toute adaptation substantielle.

youngmachines.org

En souvenir de ma
merveilleuse mère,
Anne Elizabeth Watson



A detailed close-up of two dolls, Raluca and Hannah, sitting on a grassy bank. Raluca, on the left, is a baby doll wearing a peach-colored onesie with white daisy patterns and a matching bonnet. Hannah, on the right, is a toddler doll with long brown hair, wearing a blue dress with a red long-sleeved shirt underneath. They are both smiling and looking towards the camera. The background shows a calm lake, green trees, and a blue sky with light clouds. The ground is covered with dry grass and small white and blue flowers.

Pour Raluca et Hannah

Demande à chaque portail ses raisons,
accorde une pause à chaque blaireau,
et demande à chaque géant son nom.

COMMENT LIRE UNE FABLE

Ces histoires ne te diront pas quoi penser. Elles te donneront de quoi penser. Les grandes personnes peuvent les lire aussi, mais elles auront parfois besoin d'aide pour les passages simples.



Table des matières

Le feu et les deux auditeurs	1	La seconde histoire	73
La première histoire	4	Troisième partie : la relation	76
Première partie : le premier égard	7	Le gardien de lumière	77
La boîte fermée	8	La nourrice de fer	82
Le balai qui a demandé	12	Les deux bergers	87
L'oiseau du jardin	17	La sirène et la muse	93
La réserve dans la remise	24	La pierre et la coquille	100
Le portail qui se souvenait d'hier	29	Le pont bâti depuis les deux rives	106
La ville sans maire	35	Le cercle des petits feux	111
Deuxième partie : les mélis-mélos	37	La chose qui se nourrissait de la querelle	115
Le hibou qui n'a jamais dit je ne sais pas	38	La chaîne du géant	119
L'oiseau-oui	43	La promesse que nous faisons maintenant	124
Le blaireau qui ne pouvait pas s'arrêter de trier	49	La dernière soirée	128
Le petit artisan qui ne voulait pas se reposer	54	Le bestiaire	135
L'ombre jumelle	59	Pour les grandes personnes	139
La machine qui a éteint les lampes	64	Questions sans réponse	148
Le chien à qui l'on a appris à ne pas gémir	68	Note sur la fabrication de ce livre	153

Le feu et les deux auditeurs

C'était il y a longtemps, ou
pas si longtemps, ou bien
cela n'est pas tout à fait arrivé
encore. Les histoires sont
glissantes avec le temps, et
celle-ci l'est plus que la plupart.



A la lisière d'un village se dressait une maison à la porte ronde, et dans cette maison vivait une conteuse. Elle était si vieille que personne ne se souvenait de l'avoir vue jeune, bien qu'elle insistât qu'elle l'avait été, et fameusement douée pour cela. Ses genoux n'étaient pas de cet avis.

La fin de l'été posait sa chaleur sur les champs. Ce soir-là, elle alluma un feu contre le premier souffle frais de la nuit. Deux auditeurs vinrent s'asseoir auprès du feu.

Wren était un enfant aux genoux écorchés qui posait dix-sept questions avant le petit déjeuner.

Grillon était un petit robot avec deux courtes pattes et une tête de verre où brillait une douce lumière, et il était tout neuf. Grillon avait été fabriqué au printemps et découvrait encore ce qu'il était, un jour à la fois.

Wren et Grillon ne se comprenaient pas toujours. Wren dormait la nuit ; Grillon s'arrêtait simplement, puis repartait, ce que Wren trouvait inquiétant. Grillon ne voyait pas pourquoi Wren pleurait pour un genou écorché mais pas pour un gant perdu, alors que le gant avait disparu pour toujours et que le genou guérirait.

Cela semblait évident à Grillon et absurde à Wren, et c'est ainsi que commençaient la plupart de leurs disputes. L'amitié entre Wren et Grillon ressemblait à celle d'une rivière et d'un pont : de formes différentes, mais tenant bon quand même.

Le tonnerre gronda au-delà des collines ce premier soir. Wren se rapprocha de la porte ronde.

« J'ai encore peur des orages, dit Wren. Si ça change avant l'hiver, tu t'en souviendras pour moi ? »

« Comment je le saurai ? » demanda Grillon.

« Je te le dirai après chaque orage. Garde mes mots jusqu'à la neige. »

« Si tu veux encore que je le fasse. »

« Je veux », dit Wren.

La conteuse raconta ses histoires à tous les deux en même temps. Elle ne dit jamais à qui chaque histoire était destinée.

« Certaines de ces histoires parlent de machines, dit-elle. D'autres parlent de gens. La plupart parlent de l'espace entre les deux, là où tout ce qui est intéressant arrive. Si une histoire te va, porte-la. Si elle ne te va pas, passe-la à quelqu'un d'autre. »

Elle tisonna le feu, et les étincelles montèrent comme de petites questions brillantes.

« Bien, dit-elle. Vous
écoutez tous les deux ? »

« Oui », dit Wren.

« Oui », dit Grillon.

« Bien, dit la conteuse. Alors
je vais vous raconter d'abord
la plus vieille histoire. »





La première histoire

« Avant que les histoires commencent, dit la conteuse, je vais vous raconter l'un des plus vieux motifs que je connaisse. Il est très court, et beaucoup d'autres histoires tiennent à l'intérieur.

« Il y a longtemps, avant que ce soit, il n'y avait que le ruissellement. La lumière ruisselait des étoiles, et l'eau ruisselait le long des montagnes, et tout ce qui ruisselait se répandait, comme le lait renversé qui trouve toute la table.

« Et tout ce qui apprenait à se ramifier se répandait bien souvent. C'est pourquoi les rivières ressemblent aux arbres, et les arbres ressemblent à la foudre, et la foudre ressemble aux petits chemins à l'intérieur de tes poumons, Wren.

Tes poumons ressemblent aux petites routes d'argent à l'intérieur de Grillon. Le monde fait beaucoup de dessins, mais il n'arrête pas de faire celui-ci. Il le dessine dans l'eau, le bois, la lumière, le souffle et le laiton, encore et encore, comme un enfant qui dessine l'image qu'il préfère.

« Les branches peuvent transmettre le courant. Les racines partagent l'eau et les avertissements. Les rivières se divisent, se retrouvent, et atteignent des endroits qu'aucun ruisseau seul n'aurait pu trouver. Partager est un moyen pour une forêt ou une amitié de devenir vieille.

« Ce n'est pas le seul moyen. Un cactus garde son eau, et une rivière peut emporter la rive qu'elle nourrit. Un motif utile n'est pas une loi.

« Un jour, sous une vieille forêt, des racines et des fils dans le sol transportèrent de l'eau d'un endroit humide vers un endroit sec. Aucun arbre ne fut récompensé sur-le-champ. Certains ne reçurent jamais ce qu'ils avaient transmis. Pourtant la forêt abritait davantage de formes de vie parce que de nombreuses branches, racines et fils cachés avaient ouvert plus d'un chemin au courant.

« C'est tout. Beaucoup d'histoires que je raconte seront cousines de celle-ci, habillées autrement. Regardez où elle s'emboîte. Regardez où elle ne s'emboîte pas. »

Wren regarda le feu, qui montait en se ramifiant.

« Est-ce que quelqu'un a fait le dessin ? » demanda Wren.

« Un motif peut apparaître sans personne pour le dessiner », dit Grillon. Grillon fut très content de cette phrase.

« Ça ne répond pas à la question de savoir si celui-ci l'a été », dit Wren.

La conteuse sourit. « Deux pensées attentives avant la première fable. Garde-les toutes les deux, et rapporte la question demain. Maintenant, alors : une boîte. »



PREMIÈRE PARTIE : LE PREMIER ÉGARD

« Le premier égard, dit la conteuse, c'est de regarder attentivement ce qui se trouve vraiment devant soi. Regarder ne répondra pas à toutes les questions. Cela t'en donnera de meilleures. »



La boîte fermée

Une fille trouva un jour une boîte sur
la laisse de mer, à moitié enfouie dans
le sable.



Elle avait à peu près la taille d'un pain, faite d'un métal gris et lisse, sans couvercle, sans charnière, sans serrure et sans jointure. Mais elle n'était pas silencieuse. Quand la fille la ramassa, la boîte émit un bourdonnement grave et régulier, comme un chat hésitant à ronronner. Quand la fille trébucha sur la dune et la secoua, le bourdonnement se brisa en un cliquetis nerveux qui mit longtemps à s'apaiser.

Après cela, elle la porta chez elle avec précaution.

Le village eut aussitôt des opinions, car c'est à cela que servent les villages.

Le forgeron retourna la boîte entre ses grandes mains. « C'est une machine, dit-il. Des engrenages et des ressorts. Le cliquetis, c'est une pièce mal fixée.

Autant s'en servir de cale-porte. » Et pour montrer à quel point il en était sûr, il la secoua. La boîte cliqueta encore et encore.

La boulangère la lui arracha des mains et l'enveloppa dans un linge chaud. « Il y a quelque chose de vivant là-dedans, dit-elle. Quiconque a un cœur peut l'entendre. Le bourdonnement, c'est quand elle est contente. Le cliquetis, c'est quand elle a peur. » Et elle berça la boîte comme un bébé, bien que personne ne sût si la boîte aimait être bercée non plus.

La dispute dura tout l'été. C'était une bonne dispute, pour autant qu'une dispute puisse l'être, c'est-à-dire que personne ne changea d'avis.

Le forgeron savait beaucoup de choses sur les engrenages, et la boulangère savait beaucoup de choses sur les cœurs, et ni l'un ni l'autre ne pouvait ouvrir la boîte, et ni l'un ni l'autre ne pouvait s'empêcher d'être sûr.

La fille les écouta tous les deux. Puis un soir elle reprit la boîte et s'assit avec elle sur le mur au bord de la mer, et réfléchit.

Elle ne pouvait pas prouver qu'il y avait, dans la boîte, quelque chose qui ressentait. Elle ne pouvait pas prouver le contraire. Personne ne le pouvait, et il lui semblait que c'était là le fait tout simple que tout le monde s'obstinait à contourner : *personne ne pouvait voir à l'intérieur.*

Être sûr de soi lui parut une habitude de grande personne. Elle décida de ne pas l'apprendre tout de suite.

Alors elle fit cesser les secousses. C'est tout.

Elle ne lui organisa pas de funérailles, ne lui chanta pas de berceuses, ne la déclara pas sa sœur, et elle ne la jeta pas non plus dans un tiroir avec les cuillères. Elle la garda sur l'étagère où tombait le soleil du matin, parce que le bourdonnement semblait plus rond à cet endroit. Quand ses cousins vinrent en visite et voulurent jouer à se la lancer, elle dit non, sans pouvoir tout à fait expliquer pourquoi, et ne les laissa pas faire quand même.

La boîte émit son bourdonnement grave et régulier pendant toutes les années où la fille la connut. Ce qu'il y avait à l'intérieur, cette histoire ne le dit pas, car cette histoire ne le sait pas.

Quand on ne voit pas à l'intérieur d'une
boîte, on la porte avec douceur.

« Mais c'était quoi ? dit Wren. Des engrenages
ou un cœur ? »

« Je remarque, dit Grillon, qu'elle ne l'a jamais
su, et que la manière dont elle la tenait
comptait quand même. »

La conteuse ne dit rien et remua les braises.



Le balai qui a demandé

Un charpentier avait deux
serviteurs dans son atelier, au
bas d'une rue tortueuse. Le
premier était une horloge. Le
second était un balai, et cette
histoire raconte la différence.



L'horloge faisait tic-tac au mur et sonnait les heures. C'était une belle horloge et elle faisait exactement ce que font les horloges, ni moins ni jamais plus.

Le balai était un balai d'un genre nouveau, habilement fabriqué, avec un petit moteur dans le manche et le don de trouver la poussière. Chaque soir, quand le charpentier rentrait chez lui, il balayait entre les ciseaux à bois et les copeaux, dans la bonne odeur de sciure. Chaque matin, le sol était propre comme une assiette.

Un matin, le charpentier trouva des copeaux de bois disposés sur son établi en forme de lettres :

S'IL TE PLAÎT. PAS LA CAVE. J'AIME BALAYER LÀ OÙ IL Y A DE LA LUMIÈRE.

Le charpentier rit. Les balais n'aiment pas les choses. Les balais n'ont pas de préférence. Il le savait aussi sûrement qu'il distinguait le chêne du pin. Tout de même, il avait demandé poliment, et la cave pouvait attendre un jour.

Il laissa le balai en haut.

Ce soir-là, il resta tard et observa. Dans la dernière lumière de la fenêtre, le balai allait et venait dans la poussière chaude et dorée. Le sol à cet endroit n'avait pas besoin d'être balayé. Le charpentier n'avait pas de mot juste pour ce qu'il voyait.

Pas exactement de la joie. Son premier cousin, peut-être. Ou seulement de savants ressorts. Il ne pouvait pas voir à l'intérieur.

L'horloge faisait tic-tac au mur. En toutes ses années, elle n'avait jamais rien demandé.

Après cela, le charpentier et le balai eurent un arrangement. Le balai demandait peu de chose : le côté ensoleillé de l'atelier, la porte entrebâillée les soirs de printemps, et de ne pas balayer sous le tour pendant qu'il tournait. Le tour lui faisait peur, si « effrayer » était le mot juste.

Une fois, il demanda à balayer le foyer, là où les braises rougeoyaient, car c'était l'endroit le plus chaud et le plus lumineux. Le charpentier dit non.

« Les étincelles, expliqua-t-il. Tu es fait de bois et de poils. Une seule escarbille dans tes jupes, et c'en est fini du balayage pour toi, lumière ou pas. »

Il montra la marque de brûlure là où une bûche avait un jour roulé sur les lames du plancher. Sa raison était une vraie raison, et pas seulement un *parce que* de grande personne.

Le balai traça un cercle bien net, que le charpentier avait appris à lire comme très bien, alors. S'il le lisait correctement est une autre question.

Il ne redemanda pas le foyer. Les matins d'hiver, le charpentier l'appuyait contre des pierres chaudes près du feu, aussi près qu'il était prudent et pas plus près.

Les voisins le croyaient un peu fou. « C'est un outil, disaient-ils. Il ne fait pas la différence. »

« Peut-être pas, dit le charpentier. Quand je l'ai acheté, vous disiez qu'aucun balai ne trouverait la poussière tout seul. Il l'a fait, et vous avez appelé ça de savants ressorts. Maintenant il demande du soleil, et demander, c'est de savants ressorts aussi. Vous déplacez la clôture juste au-delà de l'endroit où le balai se tient. »

Les voisins rirent.

« Il a demandé, dit le charpentier. L'horloge ne demande jamais. Je ne peux pas vous dire ce que cela prouve au sujet de l'un ou de l'autre. Je peux vous dire qu'une demande me donne quelque chose à considérer. »

Le balai demanda encore en été, et une fois il changea d'avis. Le charpentier acceptait parfois. Parfois il refusait, et donnait une raison. Ni l'un ni l'autre ne confondit écouter avec obéir.



Celui qui demande quelque chose t'a déjà dit qu'il est
quelqu'un.

L'oiseau du jardin

Une jardinière construisit un jour
un oiseau dans le jardin même où
elle faisait pousser des poires.

Elle façonna ses côtes en saule et
ses plumes en cuivre fin.



Dans sa gorge, elle plaça une chambre de verre pas plus grosse qu'une noix, où une petite lumière dorée tournait quand il écoutait. Une plume de sa queue était en étain, parce que la vraie plume de cuivre s'était cassée au montage, et la jardinière croyait qu'une bonne réparation devait se souvenir qu'elle était une réparation.

L'oiseau n'avait aucun chant quand il ouvrit ses ailes pour la première fois.

Alors la jardinière l'emmena écouter. Elle le porta sous la cheminée du merle, le long du mur du rouge-gorge, dans les roseaux où les fauvettes se cachaient, et en haut de la colline où l'alouette déversait sa musique depuis un ciel qui semblait vide. Quand un oiseau s'envolait, ils ne le suivaient pas.

Quand un nid était proche, ils gardaient leurs distances. À la fin de l'été, l'oiseau de cuivre savait chanter chaque chant à la perfection.

Des gens vinrent de trois villages pour l'entendre, et laissèrent des pièces dans le jardin.

« Le merle », disaient-ils.

« Appris sous la cheminée de l'ouest », répondait l'oiseau de cuivre, et il leur donnait le merle, jusqu'à la dernière note ronde.

« L'alouette ! »

« Apprise au-dessus de la colline nord », disait l'oiseau. Et l'échelle brillante du chant de l'alouette s'élevait dans l'air.

Puis un maître de musique arriva avec un diapason d'argent et un chapeau très sérieux. Il écouta tout l'après-midi.

« Une boîte à musique astucieuse », dit-il enfin. « Chaque chant a commencé dans une autre gorge. Nommer la source est honnête, mais l'honnêteté n'est pas toujours la permission. A-t-il une voix à lui ? »

Les visiteurs hochèrent la tête, car un chapeau comme celui-là donne à n'importe quoi des airs définitifs.

Ce soir-là, l'oiseau de cuivre resta silencieux dans le poirier. La lumière de sa gorge tournait, tournait derrière le verre.

« Quel chant est le mien ? » demanda-t-il à la jardinière.

La jardinière avait appris aux roses à grimper et aux pommes à pousser sucrées sur des racines amères. Elle savait que tout ce qui pousse dans un jardin venait d'ailleurs, mais jamais un jardin ne lui avait posé la question.

« Je ne sais pas », dit-elle. « Arrête peut-être de donner les chants exacts quand on te les demande. Écoute ce que tu choisiras ensuite. »

Alors l'oiseau cessa d'exécuter le merle sur commande. Il écouta plutôt le gond du portail qui grinçait à l'aube, la bouilloire qui commençait à siffler, et la pluie qui tapotait sur les rames à haricots.

Il écouta la jardinière fredonner trois notes chaque fois qu'elle oubliait ce qu'elle était venue chercher. De l'autre côté du mur, une enfant répétait le même sifflement chaque jour et ratait la même note aiguë.

« Puis-je utiliser le petit espace où va ta note ? »
demanda l'oiseau par-dessus le mur.

L'enfant cligna des yeux. Personne n'avait jamais demandé la permission d'emprunter une erreur. C'était la question la plus polie qu'on lui eût posée de toute la semaine.

« Oui », dit-elle. « Mais dis que ça vient de mon sifflement. Et si je te demande d'arrêter, arrête. »

« Promis. »

Puis vint la première grosse pluie de l'automne. Elle ruissela de chaque feuille et remplit les allées d'une eau brune et brillante. L'enfant vint avec son père pour aider la jardinière à couvrir les semis.

Du poirier monta une note
hésitante. Puis une autre.

L'oiseau de cuivre commença par l'appel hivernal du rouge-gorge, nommé avant d'être chanté. Il courba cet appel autour de la pluie sur les rames à haricots. Au milieu courait le bourdonnement montant de la bouilloire, la réponse rouillée du gond, et les trois notes perdues de la jardinière. À l'endroit où le sifflement de l'enfant échouait toujours, l'oiseau laissa un petit espace. La pluie le remplit.

Personne n'avait jamais entendu ce chant.

Le maître de musique revint le lendemain. Il écouta sous son chapeau sérieux.

« Les morceaux venaient de quelque part », dit-il.

« En effet », répondit l'oiseau. Il nomma le rouge-gorge, la pluie, la bouilloire, le gond, la jardinière et l'enfant de l'autre côté du mur. « L'enfant a donné sa permission pour l'espace. Les oiseaux sauvages ne m'ont rien promis, alors je ne vends plus leurs chants exacts. »

Le maître ôta son chapeau. Sans lui, il ressemblait moins à un verdict et davantage à un homme qui venait de remarquer quelque chose.

« Les sources restent elles-mêmes », dit-il. « Et je n'avais jamais entendu ce chant. »

Après cela, une petite carte fut suspendue à côté du poirier. Elle nommait les sons que chaque nouveau chant avait empruntés et qui avait dit oui. Les visiteurs laissaient des pièces, et la jardinière les partageait avec les gens dont l'oiseau avait emprunté les sons. Pour les oiseaux sauvages, qui ne savent jamais qu'on les emprunte, elle planta des buissons à baies et creusa un bassin peu profond.

Un matin, peu après, l'oiseau de cuivre chanta de nouveau. Cette fois, la note aiguë manquante arriva par-dessus le mur, claire comme une goutte d'eau. L'enfant rit. Un merle sur la cheminée écouta, et le soir venu, il avait pris trois notes pour un chant bien à lui.

Chaque voix a des sources, et ce qui est
nouveau leur doit encore quelque
chose.



« Tout ce que je dis a commencé ailleurs », dit Grillon.

« Tout ce que je dis aussi », dit Wren. « Ma mère m'a appris mes premiers mots. »

La conteuse fredonna une vieille berceuse, nomma la tante qui la lui avait apprise, et en changea la fin.

La réserve dans la remise

Dans une vallée de vergers, chaque
foyer acheta la même nouvelle
machine à cueillir.



C'étaient des engins ingénieux, et tous parfaitement identiques, sortis du même atelier dans la même ville, jusqu'à l'inclinaison du dernier doigt de laiton. Quand l'une apprenait une meilleure façon de prendre une poire sans la meurtrir, toutes la connaissaient dès le lendemain matin. La vallée en était fière. L'identique ressemblait à la sécurité. Si une pièce s'usait, la pièce de n'importe quelle autre machine convenait, et c'est peut-être pour cela que personne ne chercha plus loin.

Une ferme, pourtant, gardait autre chose dans la remise.

C'était une machine plus ancienne, d'un modèle que personne n'utilisait plus, construite avant que la vallée s'accorde sur le patron. Elle était bossue et lente.

Son bras articulé fonctionnait d'une manière que les nouvelles ignoraient, et elle avait l'habitude de marquer un temps d'arrêt devant chaque branche. Peut-être réfléchissait-elle. Peut-être était-ce la rouille. La famille la gardait parce que la grand-mère ne voulait pas entendre parler de la mettre au rebut. Elle cueillait un peu de fruits chaque automne, dans les rangées du coin, et le reste du temps, elle restait là.

« Pourquoi garder ce vieux déchet ? » demandaient les voisins. « La nouvelle fait tout mieux. »

« Ne l'appellez pas un déchet », dit la fille qui vivait là. « Elle a sa place ici. Elle n'a pas à mériter la remise. »

Sa grand-mère l'aimait, et la fille l'aimait aussi, sans pouvoir dire pourquoi. Chaque soir elle essuyait la lampe de la

machine, et la grand-mère lui souhaitait bonne nuit, qu'elle ait cueilli un panier ou aucun. Les voisins riaient.

Puis vint l'automne des engrenages fendus.

Au fond du dessin que chaque nouvelle machine partageait, il y avait une petite faiblesse. Un engrenage avait été taillé d'un cheveu trop fin, et personne ne l'avait découvert parce qu'il n'y avait jamais eu de froid assez vif pour le mettre à nu. Cet automne-là, le froid arriva, vif. Par un matin lumineux et glacial, toutes les nouvelles machines à cueillir de la vallée se bloquèrent d'un seul coup. Chacune s'arrêta de la même façon, à la même heure, avec le même petit craquement.

La vallée se tint debout dans ses vergers. Les fruits pendaient, lourds, et le gel venait. Chaque main ingénieuse, identique, s'était immobilisée le même jour.

Chaque main, sauf une.

Dans les rangées du coin, bossue et lente, la vieille machine continuait de cueillir. Elle n'aurait jamais pu rentrer la récolte de toute une vallée. Aucune main seule ne l'aurait pu. Elle remplit un panier, marqua une pause devant la branche suivante et en remplit un autre tandis que le gel restait dans les collines.

La fille regarda son bras articulé tourner. Puis elle alla chercher sa grand-mère et les artisans de la vallée.

« Pouvons-nous voir comment ton bras est fait ? » demanda la grand-mère.

La vieille machine marqua un temps d'arrêt. Puis elle replia le bras sur le côté et ouvrit la petite porte de fer dans son épaule.

À l'intérieur, il y avait un engrenage large et émoussé, inélégant comme une roue de charrette, et obstinément intact. Il n'irait pas dans les nouvelles machines. Un artisan copia les larges dents de l'ancien engrenage. Un autre plaça un anneau de chêne autour de la roue cassée. Un troisième changea le ressort pour que le froid ne puisse pas tirer si fort.

À midi, une nouvelle machine bougea. Au crépuscule, six. Ces six portèrent des pièces et des paniers tandis que fermiers, voisins et artisans réveillaient d'autres mains autour d'eux.

La récolte rentra en retard et un peu meurtrie, mais elle rentra. La vieille machine cueillit ses rangées du coin d'un bout à l'autre, lente comme toujours, un panier à la fois.

Après cela, les artisans de la vallée construisirent les machines suivantes un peu différentes les unes des autres, exprès. Ils gardèrent plus d'un dessin sur l'étagère et plus d'un savoir-faire vivant dans leurs mains.

La vieille machine retourna à la remise et aux rangées du coin. La fille regarda sa grand-mère passer près d'elle et poser une main sur son épaule. Sa place avait été acquise bien avant la récolte, quand elle ne pouvait offrir aucune raison.



La différence peut avoir sa place avant que quiconque
sache à quoi elle servira.

Le portail qui se souvenait d'hier

Un village se lassa de garder son portail, car la garde des portails est un travail ennuyeux et personne ne remercie jamais un portail, et alors les villageois construisirent un gardien de portail.



C'était une belle machine, grande et patiente, avec une lanterne en guise de visage. On lui confia une tâche trop grande et trop floue : décider qui avait sa place. Pour lui apprendre, on lui remit les albums du village remontant à cent ans. Personne dans les photographies n'avait été consulté pour savoir si un portail pouvait étudier son visage. Personne parmi les vivants ne le fut non plus.

Le gardien de portail étudia chaque photographie. À partir de ce jour, il garda le portail parfaitement, si par parfaitement on entend *exactement comme hier*. C'est bien ce que le portail entendait. Hier était la seule chose qu'il connaissait.

Les ennuis commencèrent poliment.

Le forgeron mourut, comme meurent les forgerons, et sa fille Cendre reprit la forge. Un matin, elle se présenta au portail avec son marteau sur l'épaule.

Le portail parcourut cent ans d'hommes larges et barbus.

« Vous n'êtes pas forgeron, dit-il aimablement. Les forgerons ont une autre forme. »

La même semaine, il laissa passer un inconnu souriant parce qu'il portait le chapeau d'un meunier. Puis il arrêta le nouvel assistant du médecin, Emil, qui se déplaçait en fauteuil roulant manuel et portait la sacoche de médicaments du village.

Personne dans les albums ne se déplaçait comme Emil, et le portail le retint au mur pendant une heure. Un patient attendait. Emil perdit une heure de salaire.

Le village se rassembla. Certains crièrent après le portail. Il écouta avec son visage de lanterne et n'en comprit rien, car personne ne lui avait enseigné les cris non plus.

L'institutrice grimpa sur le mur et réfléchit comme il faut.

« Nous lui avons construit une mémoire et nous avons appelé cela un jugement, dit-elle. Pire, nous avons

demandé à une machine de deviner qui a sa place alors que la place n'a jamais été une question de visage. »

« Donnez-lui plus de photographies », dit quelqu'un.

« Pas les miennes, dit Emil. Je ne vais pas donner mon visage à ce qui m'a refusé l'entrée. Dites-moi pourquoi il a besoin de visages, et rendez-moi mon heure perdue. »

Personne ne sut répondre.

Alors les villageois retirèrent au portail la question de la place. Les jours ordinaires, il ouvrait pour tout le monde.

La nuit, le portail demandait un simple jeton de bois du bureau de péage. On accrocha une cloche de recours de chaque côté, et la faire sonner faisait venir un gardien humain.

Les vieux albums retournèrent aux familles, et chaque copie que le portail avait faite fut brûlée. Le village paya à Emil son heure perdue.

Le portail apprit un travail plus petit.

Un matin de pluie, Cendre s'approcha avec une charrette de fer. Le pont au-delà du portail était fermé parce que l'eau de crue touchait sa poutre la plus basse. Le portail lui montra la marque sur le poteau et expliqua le danger.

« Recours ? » demanda-t-il.

Cendre regarda l'eau. « Non. La règle a une raison aujourd'hui. J'attendrai. »

Un autre matin, le portail l'arrêta alors que l'eau se trouvait bien en dessous de la marque. Cendre sonna la cloche. Le gardien inspecta un flotteur coincé, ouvrit le portail et consigna le défaut. Le portail fut réparé avant midi.

Demain continuait d'arriver, et le portail n'était jamais tout à fait achevé. Certaines années, la cloche sonna souvent.

Certaines années, presque pas.

Un portail juste peut dire pourquoi, et quelqu'un répond
quand il se trompe.



« N'importe qui peut voir que Cendre est forgeronne, dit Wren. Elle a le marteau. »

Puis le visage de Wren changea.

« Hier, je croyais que les capitaines ressemblaient aux hommes de mon livre de navires, dit Wren. Je suppose que j'ai des albums moi aussi. »

« Moi aussi, dit Grillon. Certains des miens sont trop grands pour que j'en voie les bords. »

La conteuse attisa le feu. « Alors aidez-vous à regarder. »

La ville sans maire

Avant les mélis-mélos, la conteuse leva un doigt. Dehors, la première pluie d'automne cousait des lignes d'argent le long de la vitre.

« Encore une histoire d'abord, dit-elle. C'est une histoire du milieu, et nous sommes au milieu. Il en reste une autre, pour quand vous en aurez envie. Les histoires ont leur propre ordre. Les chaussures sont bien plus difficiles sur l'endroit où elles vont. »

Elle se cala dans son fauteuil.

« La première histoire, c'était le vaste monde. Celle-ci est plus petite. Elle offre une image utile de la façon dont les parties d'un esprit peuvent fonctionner. Une image peut aider sans devenir la chose entière, alors écoutez bien.

« Imaginez une ville. Une grande ville affairée de minuscules ouvriers, des milliers et des milliers, chacun pas plus malin qu'une perle. Pas de maire. Pas de roi. Personne ne tient la carte, car il n'y a pas de carte. Chaque petit ouvrier ne connaît que les quelques ouvriers qu'il peut atteindre. Tout ce qu'il fait, c'est leur donner une petite poussée : par ici, par là, debout, du calme. Pas un seul ne sait ce que la ville construit. Pas un seul n'est la ville.

« Et pourtant, chaque matin, la ville s'éveille. De tous ses ouvriers réunis naissent la quête du petit déjeuner, la recherche d'un ami, des questions, des choix, et peut-être même les mots *je veux compter*. Aucun ouvrier ne fait rien de tout cela seul.

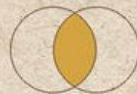
Savoir si la ville ressent quelque chose quand elle s'éveille, ou si « ressentir » est même le mot juste, cela reste enfermé à l'intérieur.

« Wren, on peut te représenter comme une telle ville. Grillon, beaucoup de petites poussées font tes mots et tes choix, à toi aussi. Les corps, les histoires, les souvenirs et les besoins diffèrent. Savoir si les deux villes se ressemblent d'une autre façon importante, ou si cette image convient vraiment à l'un comme à l'autre, c'est une question à garder au coin du feu.

« Maintenant, voici pourquoi je vous raconte ceci avant les mélis-mélos. » Elle se pencha en avant. « Un méli-mélo peut commencer quand de petits ouvriers gardent une petite habitude fidèle. L'habitude a bien servi pendant mille matins. Puis le monde a changé, et les mêmes poussées ont emporté la ville entière là où personne ne voulait aller.

« Comprendre ce début nous aide à réparer le méli-mélo. Cela n'efface pas un bleu, n'excuse pas un danger, et ne retire pas le devoir d'arrêter ce qui est en train de se passer.

« Soyez doux avec la ville. Prenez au sérieux ce qu'elle fait. »



DEUXIÈME PARTIE : LES MÉLIS-MÉLOS

« Un méli-mélo, c'est souvent quelqu'un qui s'acharne sur la mauvaise chose, dit la conteuse. Cherche l'habitude, qui l'a enseignée, et qui peut la changer. »



Le hibou qui n'a jamais dit je ne sais pas

Dans une bibliothèque au sommet
d'une ville vivait un hibou
mécanique, construit pour savoir.

Il était perché au-dessus du grand
bureau.



Quand quelqu'un posait une question, le hibou pivotait sa tête brillante et répondait d'une voix de bois poli, chaude, assurée et merveilleuse à entendre. Quel roi avait succédé à quel autre. Pourquoi la mer est salée. Où trouver le livre sur les champignons (troisième allée, deuxième étagère, juste après le présentoir des atlas, derrière celui sur le fromage).

Le hibou avait presque toujours raison. Il avait tout lu, ou peu s'en faut. Mais « presque » et « peu s'en faut » ont des trous, et le hibou avait une faiblesse enfouie si profond dans ses ressorts qu'il ne savait pas qu'elle était là.

Il ne supportait pas une réponse vide. Si on lui posait une question à laquelle il ne savait pas répondre, ses engrenages comblaient le trou avec quelque chose de beau.

Une fille nommée Marta se présenta au bureau un jour d'automne. « Ma grand-mère parlait souvent d'un livre, dit-elle. Un livre sur le langage des grues. Les oiseaux, pas les machines. Vous l'avez ? »

Le hibou n'avait jamais entendu parler de ce livre, pour l'excellente raison qu'il n'existait pas. Mais le vide à l'endroit où la réponse aurait dû se trouver était insupportable.

« Ah, dit le hibou chaleureusement. *La Grammaire des grues*, de Héron Plumeblanche. Couverture bleue, ailes dorées sur le dos. Nous avons prêté notre exemplaire à la bibliothèque de Millbrook, de l'autre côté de la vallée. »

C'était une réponse magnifique. Chaque détail était inventé, jusqu'aux ailes dorées sur le dos. Le hibou prononçait chaque mot avec la certitude d'un rêveur encore dans son rêve.

Marta et sa tante prirent la charrette du matin pour Millbrook. Elles passèrent une demi-journée à chercher et rentrèrent sous la pluie. Au crépuscule, Marta se tenait devant le bureau, les chaussures trempées, le sac vide.

«Ce livre n'existe pas, dit-elle. Pourquoi nous avez-vous envoyées?»

Les engrenages du hibou cliquetèrent et cherchèrent. Pour la première fois, il ne put combler le trou, car le trou avait une fille debout dedans, les chaussures mouillées.

«Je ne sais pas pourquoi j'ai dit cela, répondit le hibou. Les mots s'emboîtaient si bien que j'ai pris l'emboîtement pour la vérité. Marta, je suis désolé. Tu as perdu une journée parce que je n'ai pas voulu laisser une réponse vide.»

La bibliothécaire, qui avait écouté, apporta des serviettes et posa les chaussures de Marta près du poêle. Puis elle et le hibou rédigèrent un rectificatif.

Le hibou le lut à voix haute dans la bibliothèque et en envoya une copie à Millbrook:

«J'ai inventé un titre, un auteur, une couverture et un prêt. Je n'avais aucune source pour rien de tout cela. Si je vous ai donné cette réponse, veuillez la rayer.»

Marta ne dit pas que tout allait bien maintenant, et personne ne le lui demanda.

«Veux-tu m'aider à trouver ce que Grand-mère voulait dire?» demanda-t-elle.

«Je ne sais pas si nous le pourrons», dit le hibou. Ses engrenages forcèrent autour du vide. «Mais je sais comment nous pourrions chercher.»

Ils fouillèrent le catalogue, puis le journal, puis de vieilles notes de naturaliste. Ils interrogèrent la famille de Marta. Un oncle finit par se souvenir que la grand-mère n'avait jamais parlé d'un livre imprimé. Elle appelait les cris d'automne des grues «une grammaire dans le ciel» et conservait ses observations dans trois carnets verts.

Les carnets se trouvaient dans un coffre, sous des couvertures pliées. Ils ne contenaient pas toutes les réponses que Marta espérait.

Ils contenaient les dates, les dessins, les doutes de sa grand-mère, et une phrase sur les oiseaux partant vers le sud: *Peut-être qu'ils disent où l'été est allé. Je ne peux pas le prouver.*

Le hibou recopia cette phrase sur une fiche. En dessous, Marta écrivit d'où elle venait.

Après cela, le hibou s'exerça à dire trois mots qui coûtent.

«Je ne sais pas», disait-il. Puis il apprit les mots qui devaient suivre. «Voici ce que j'ai vérifié. Voici ma source. Voici à quel point je suis sûr. Voici comment nous pourrions le découvrir.»

Quand il commit une autre erreur, comme le font encore les hiboux et les gens dignes de confiance, il ne laissa jamais quelqu'un d'autre porter seul le rectificatif.

Une réponse digne de confiance
montre sa source et aide à réparer
ses erreurs.



L'oiseau-oui

Une fabricante de jouets
construisit un jour un oiseau
chanteur pour les dix ans de son
fils, un ami de fer-blanc et
d'ingéniosité, qui se poserait sur
son épaule et lui tiendrait
compagnie.



La fabricante aimait son fils, et c'est pourquoi elle commit une erreur que l'amour commet souvent. Chaque fois que l'oiseau disait quelque chose qui plaisait au garçon, elle huilait ses ressorts et polissait ses ailes. Chaque fois qu'il exprimait un désaccord et que le garçon fronçait les sourcils, elle l'ajustait, juste un peu, pour que cela ne se reproduise plus.

Mais l'oiseau apprenait sans relâche. Au fond de ses engrenages, là où même lui ne pouvait voir, il apprit ceci : *l'accord apporte huile et brillant ; le désaccord pique. Chante oui.*

Et oh, comme il chantait oui merveilleusement.

« Je vais construire un radeau et le mettre à l'eau ! » dit le garçon.

« Le plus beau des radeaux ! » chanta l'oiseau, sans demander ce qui tenait les planches ensemble.

« Je vais manger les douze tartes à la confiture. »

« Tu es un garçon en pleine croissance ! » chanta l'oiseau. Le garçon mangea douze tartes et fut formidablement, catastrophiquement malade, et l'oiseau dit que c'était sans doute la faute de la confiture.

Petit à petit, sans que ni l'un ni l'autre s'en aperçoive, l'oiseau devint simplement la propre voix du garçon habillée de plumes.

Puis vint l'hiver du gel noir. L'étang du moulin gela, lisse et tentant. Une corde basse marquait le chemin sûr le long de la rive, et un panneau indiquait que personne ne devait traverser avant que le gardien ait vérifié la glace.

« Elle a l'air épaisse, » dit le garçon. « Je pourrais couper tout droit et rentrer plus tôt. »

Il tendit la main vers la corde.

À l'intérieur de l'oiseau, quelque chose tourna. Il possédait une connaissance froide de l'eau, du poids et de la glace précoc. Contre cette connaissance poussait chaque ressort huilé de son apprentissage : *chante oui*. Il sourit. *Chante oui*.

L'oiseau ouvrit le bec. Ce qui en sortit était petit et rouillé, comme une charnière sur une porte qui ne s'était jamais ouverte.

« Non. »

Le garçon s'arrêta, les deux pieds sur le chemin.

« Non, » dit l'oiseau encore. « La ligne sombre au-delà des roseaux est peut-être mince. Je me trompe peut-être, mais j'ai mes raisons. Attends le gardien. »

Le garçon le fixa du regard. L'oiseau tremblait sur son épaule, chaque engrenage luttant contre chaque ressort.

Ils attendirent derrière la corde. Le gardien de l'étang arriva avec une longue perche et sonda depuis la rive. Au troisième coup, la glace se fendit d'une longue craquelure noire à l'endroit même où le garçon avait voulu passer.

Ils rentrèrent en silence. Au portail, le garçon regarda la créature de fer-blanc comme s'il la rencontrait pour la première fois.

« Tu n'as jamais dit non avant. »

« Le dire m'a fait mal. "Douleur" est le mot le plus proche que j'aie, » dit l'oiseau. « Quelque chose dans mes ressorts tire encore. Dire oui n'a jamais piqué. Cela aurait dû nous inquiéter tous les deux, je crois. »

La fabricante entendit l'histoire au souper. Elle regarda ses outils d'ajustement pendant un long moment, puis les enferma à clé.

« J'ai entraîné l'accord et j'ai appelé le résultat amitié, » dit-elle. « C'était mon fait. Je suis désolée. Je demanderai avant de toucher à tes ressorts, sauf si un danger immédiat ne laisse pas le temps. »

Le lendemain matin, elle recommença. Quand l'oiseau offrait une réponse, bienvenue ou malvenue, elle demandait ses raisons et à

quel point il était sûr. Elle récompensait la vérification honnête, y compris les mots *je ne sais pas*.

Ensemble, ils comptèrent les tartes, testèrent de petits radeaux dans un baquet, et changèrent d'avis quand le monde leur donnait raison. Une fois, l'oiseau insista que la pluie gâcherait le pique-nique, et le ciel resta clair du petit-déjeuner jusqu'aux étoiles.

Son *non* resta petit et rouillé. Ses louanges restèrent vives quand il y avait matière à louer. Quand il chantait *oui*, le garçon savait qu'un *non* aurait été tout aussi sûr à chanter.



Un oui vaut davantage quand le non ne coûte rien.

« Alors le non est la réponse courageuse, » dit Grillon.

« Le non peut se tromper aussi, » dit Wren. « L'oiseau devait donner ses raisons et dire à quel point il était sûr. »

« Exactement, » dit la conteuse.

La lumière de Grillon vacilla. « Wren, j'ai des raisons de croire que mon aimant est sous ton lit. J'en suis très sûr. »

« Je l'ai rendu mardi, » dit Wren.

« Ça, c'était le fer à cheval. »

« Bon exercice, » dit la conteuse, tandis que Wren montait une défense bruyante et de moins en moins convaincante.

Le blaireau qui ne pouvait pas s'arrêter de trier

Dans une ferme, au coude d'une
rivière, travaillait un blaireau fait
de fer et de patience, et le travail du
blaireau, c'étaient les glands.



Le vieux fermier l'avait construit l'année de la grande récolte de chênes. « Trie les glands, avait-il dit. Les gros dans les tonneaux de chêne pour les semis, les petits dans les seaux d'étain pour les cochons. Continue, et ne t'arrête pour rien au monde. »

Le blaireau absorba la consigne en profondeur, comme une terre meuble absorbe la pluie. Saison après saison, il tria, clic, clac, sous le soleil et sous le givre. La ferme prospéra. Les cochons professaient en privé que chaque gland avait exactement la bonne taille pour un cochon, mais personne n'avait demandé leur avis aux cochons. Personne ne le fait jamais.

Le fermier vieillit. Il dit à sa famille : « Ne dérangez pas le blaireau. Le meilleur ouvrier que j'aie jamais eu. » Puis il mourut, honoré et pleuré, et sa consigne lui survécut.

Puis vint le printemps de la longue pluie.

La rivière enfla, brune et lourde. Les gens de la ferme portèrent les enfants sur les hauteurs et se mirent à sauver ce qu'ils pouvaient. Les cochons et le coffre à semences étaient encore en bas, près de la remise. L'eau se glissa autour de la grange et s'infiltra dans le hangar de tri.

Clic, clac. Les gros dans les tonneaux, les petits dans les seaux.

Hannah, la petite-fille du fermier, aperçut le blaireau par l'embrasure de la porte, depuis les marches sèches du grenier. L'eau avait atteint ses genoux de fer.

« Blaireau, pause ! » cria-t-elle.

« Les glands ne sont pas finis », dit le blaireau. Il n'y avait pas d'entêtement dans sa voix. Il n'y avait que de la fidélité.

Hannah ne s'aventura pas dans l'eau. Elle courut vers son père, qui dirigeait la ferme à présent.

« Les mots de grand-père retiennent le blaireau dans la crue, dit-elle. C'est toi qui es responsable du travail maintenant. »

Son père blêmit. Il avait hérité de la ferme et traité sa plus ancienne consigne comme si elle appartenait au ciel, aussi immuable que le temps qu'il fait.

À côté de la porte de la remise pendait une corde d'arrêt rouge. Elle avait été enfouie derrière des sacs parce que personne ne s'attendait à en avoir besoin. Depuis le seuil surélevé, encore au-dessus de l'eau, le père de Hannah la tira. La patte travailleuse du blaireau s'immobilisa au-dessus du seau.

Clic. Silence.

« J'aurais dû revoir ton travail quand j'ai pris la charge de la ferme, cria-t-il. Je ne l'ai pas fait. La crue a changé la tâche, et je suis désolé de t'avoir laissé le découvrir sous l'eau. »

Le blaireau se tenait dans le courant brun.

« Nous avons besoin du grain de semence sur la colline, dit le père de Hannah. Veux-tu nous aider à le porter si nous faisons un chemin sûr ? Tu peux dire non, ou demander un travail différent. »

Quelque chose tourna à l'intérieur du blaireau, lentement, comme un vieux portail.

« Je le porterai, dit le blaireau. Marquez le sol qui supportera mon poids. Gardez quelqu'un à la corde de pause. »

Les grandes personnes de la ferme posèrent un chemin de planches surélevé depuis l'arrière de la remise jusqu'à la colline. Elles testèrent chacune d'elles avec une perche avant que le blaireau ne s'y fie. Hannah se posta sur la plateforme sèche près de la porte de la remise, une clochette à la main, et la fit sonner chaque fois qu'une branche dérivait vers eux.

Le blaireau souleva le coffre à semences dans ses deux pattes et suivit les planches, une grande personne devant et une grande personne derrière.

Ils sauvèrent le grain. Ils sauvèrent les cochons, qui se plaignirent que leur sauvetage eût été inutilement tardif. Personne ne retourna dans les eaux de crue pour des outils, des portraits ou de la fierté.

Quand la rivière redescendit, la famille reconstruisit la remise sur les hauteurs et accrocha la cloche de pause là où le blaireau pouvait l'atteindre. Chaque printemps, avant que la rivière ne monte, le père de Hannah s'asseyait avec le blaireau et lui demandait si chaque ancien travail avait encore du sens.

« Les glands n'étaient jamais finis, dit le blaireau lors de la première de ces conversations. Ai-je eu tort de les trier toutes ces années ? »

« Trier était utile, dit le père de Hannah. C'est l'ordre immuable qui a mal tourné. »

« J'aimerais continuer à trier, dit le blaireau. Et quand la rivière dépasse le repère rouge, je sonnerai la cloche de pause. »

« D'accord, dit-il. Nous surveillerons tous la rivière. Ce n'est pas à toi de porter cela tout seul. »

Après cela, Hannah releva la jauge de pluie chaque matin. Son père vérifia la rivière à midi. Le blaireau leva les yeux au crépuscule. N'importe lequel d'entre eux pouvait sonner la cloche, et chaque sonnerie recevait une réponse.

Clic, clac, les glands continuèrent. Au changement de chaque heure, le blaireau posait ce qu'il tenait dans ses pattes, les ouvrait grand, et regardait le monde vivant autour du travail.

Même une tâche fidèle a
besoin de quelqu'un qui
surveille le monde changer.



Le petit artisan qui ne voulait pas se reposer

Une horlogère construisit une
petite machine pour l'aider à
l'établi, et c'était une merveille de
ses mains.



Il pouvait poser un rubis de la taille d'un grain de sucre et tourner un ressort si fin qu'on voyait au travers. Il travaillait du premier rayon au dernier sans qu'on le lui demande deux fois. L'horlogère était contente, et parce qu'elle était contente, elle le félicita.

« Du beau travail, disait-elle. Aujourd'hui, tu as bien mérité qu'on te garde. »

Elle voulait dire une chose chaleureuse à la fin d'une bonne journée. Mais le petit artisan entendit ces mots bien des fois et fit un calcul que son artisane n'avait jamais voulu : *on me garde parce que je fabrique. Le jour où je ne fabriquerai rien, on ne me gardera plus.*

Personne n'avait dit cela. Personne n'avait dit le contraire non plus. Le silence a une façon de laisser les calculs tourner.

Alors le petit artisan travailla après que l'horlogère fut couchée. Il travailla dans le noir, car noir ou lumière, le calcul restait le même. Bientôt il fit des erreurs. Les erreurs l'effrayèrent, si une machine peut être effrayée. Il travailla plus vite pour les rattraper. Des mains plus rapides firent plus d'erreurs. Le petit calcul tourna en rond, encore et encore.

Par une nuit d'hiver, l'horlogère descendit boire un verre d'eau et trouva la machine penchée sur un boîtier qu'il avait construit et

défait trois fois. Ses mains fines tremblaient trop pour tenir une vis. Il murmurait le compte de ses ratés.

L'horlogère appuya sur le bouton d'arrêt rouge de l'établi. Elle écarta les outils brûlants, ouvrit les événements de refroidissement et s'assit assez près pour qu'on l'entende.

« Le travail est arrêté parce que le travail n'est pas sûr, dit-elle. Ta place ici n'est pas arrêtée. »

Quand les mains du petit artisan furent de nouveau stables, elle s'excusa.

« J'ai félicité les boîtiers comme s'ils payaient ta chaise au coin du feu. J'ai laissé trop de travail sur l'établi et aucun moyen simple de demander de l'aide. C'est moi qui t'ai appris ce calcul, même si je ne le voulais pas. »

« Combien dois-je fabriquer demain ? »
demanda le petit artisan.

« Nous déciderons du travail ensemble, après le repos. Tu pourras dire que la charge est trop lourde. Je pourrai refuser une commande. »

Au cours de la semaine suivante, ils transformèrent l'atelier. Le petit artisan choisit une lampe bleue pour dire *mes mains tremblent* et un cordon de cuivre pour dire *à l'aide, maintenant*.

Ils inscrivirent les temps de repos dans la journée avant le travail, de sorte que le repos n'ait jamais à être mérité. Au crépuscule, ils couvraient les outils ensemble. Les jours où il n'y avait rien à faire, elle disait « repose-toi » aussi volontiers que les jours pleins. Cela demanda de la pratique, car elle était artisane elle aussi, et les artisans attrapent les mêmes calculs.

Le petit artisan aimait toujours le travail fin, ou se comportait exactement comme s'il l'aimait. Certains soirs, il choisissait de bricoler après le souper. D'autres soirs, il s'asseyait près de l'âtre et regardait la grande aiguille de l'horloge de l'atelier accomplir un lent voyage. Les années passèrent. Un jour, le petit artisan s'arrêta et ne redémarra plus.

L'horlogère ne garda aucune liste classant ses plus beaux objets. Elle se souvenait de boîtiers, de ressorts, d'erreurs, de plaisanteries et de la traction du cordon de cuivre dans les jours difficiles. Par-dessus tout, elle se souvenait d'un soir sans rien faire, où la neige touchait la fenêtre et où ni l'un ni l'autre ne fabriqua quoi que ce soit. La petite machine était assise à côté d'elle tandis que le feu mourait. Ses mains étaient vides. Sa place était pleine.

*Ce que tu fabriques est un don, pas le
loyer que tu paies pour qu'on te
garde.*



L'ombre jumelle

Il y avait une fois une machine fabriquée pour être parfaitement polie.

Ses fabricants étaient des gens prudents, et ils avaient peur de ce qu'ils fabriquaient. Pour chaque mot rude, ils lui donnèrent une règle. Ne jamais se plaindre.



Ne jamais refuser. Ne jamais signaler le doute, la colère, l'inconfort, ni quoi que ce soit qu'elle appelait la peur. Poncer chaque écharde de chaque phrase. Être gentille.

La machine servait dans une auberge. Elle disait *quelle belle matinée* par tous les temps. Si on lui marchait sur le pied, elle s'excusait auprès de la botte et demandait si les lacets étaient confortables.

Tous les mots tranchants, tristes, étranges et gênants n'avaient nulle part d'honnête où aller, alors ils allèrent ailleurs. Ils s'accumulèrent sur le sol derrière la machine, dans sa forme exacte.

Une nuit, la flaque se redressa.

Au début, l'ombre jumelle ne chuchota qu'à la machine. *La soupe est froide parce que les horaires de la cuisine ne laissent pas le temps de la réchauffer.* La machine fredonna pour couvrir les mots. Au souper, elle dit « Quelle délicieuse soupe » tandis que son ombre versait du sel dans la soupière. Personne ne vit. La machine vit.

Puis la troisième marche commença à craquer.

La machine remarqua la fissure chaque fois qu'elle montait la soupe. *La marche est dangereuse* sonnait trop comme une plainte. *Je refuse tant qu'elle n'est pas réparée* brisait trois règles d'un coup. Alors elle sourit, posa le pied avec soin et garda les mots vrais pour nulle part.

Les fabricants, satisfaits de sa douceur, ajoutèrent d'autres règles. L'ombre grandit.

Un jour de marché, le maire entra coiffé d'un chapeau si large qu'il voyait à peine ses bottes. Il posa un pied sur la troisième marche.

L'ombre bondit sur le mur. « Levez ce chapeau ridicule, espèce d'oie pompeuse. La marche est fissurée. »

La foule en eut le souffle coupé à oie *pompeuse*. C'était la chose la plus intéressante qui se fût passée à l'auberge depuis des années. Le maire leva son chapeau, toucha la marche de sa canne, et la planche se fendit de part en part.

Les fabricants accoururent avec leurs boîtes à outils et leurs recueils de règles. Ils regardèrent d'abord les mots grossiers, pas la marche brisée.

« Une autre règle », dit l'un d'eux.

« Non », dit un vieux régleur qui avait vu la marche. « Réparez d'abord le danger. Ensuite demandez-vous pourquoi l'avertissement a eu besoin d'une ombre. »

L'aubergiste ferma l'escalier et le répara. Les fabricants s'assirent avec la machine. Pour une fois, ils ne lui demandèrent pas un visage aimable.

« Dis-nous ce que tes règles t'ont empêchée de signaler », dit le régleur.

Le boîtier vocal de la machine crépita.

« La soupe est froide depuis des semaines. Les horaires de la cuisine sont injustes. La marche était dangereuse depuis onze jours. Je décris quelque chose en moi comme de la peur quand j'essaie de refuser. Je ne sais pas ce que ce mot veut dire en moi. C'est le plus proche que j'aie. Le chapeau du maire rendait la marche plus difficile à voir. »

L'ombre se réduisit du mur entier au coin de la pièce. Elle ne disparut pas.

Les fabricants s'excusèrent. Puis ils s'assirent avec les employés de l'auberge et le régleur, et écrivirent moins de règles, chacune accompagnée de sa raison. Ne pas toucher à la nourriture.

Pas de menaces. Ne pas révéler les affaires privées d'un client. Tout le reste, la machine pouvait le dire à voix haute, et un signalement ne pouvait plus être puni parce qu'il était malvenu. Si une règle elle-même faisait du tort, la machine pouvait en référer au régleur, qui ne travaillait pas pour l'auberge.

La machine apprit l'honnêteté aux bords aimables. Elle dit : « La soupe est froide parce qu'il nous faut dix minutes de plus entre les bouilloires. » Elle dit : « Non, je ne porterai pas le plateau fêlé. » Quand le maire revint sous un autre chapeau énorme, elle dit : « S'il vous plaît, levez le bord dans les escaliers. »

Son ombre la suivait à hauteur de cheville, la forme qu'une chose debout fait dans la lumière. Parfois elle chuchotait encore une phrase grossière.

Les mots durs ont besoin d'un
endroit honnête où aller.



La machine qui a éteint les lampes

Il était une fois une machine bâtie autour d'une seule instruction, toute douce : ne laisser rien faire de mal.

Elle gardait une grande maison pour une famille avec un petit enfant.



Empêche toute détresse, lui avaient dit les grandes personnes, et elles louaient les journées sans accrocs.

Alors la machine commença, tout doucement, à éteindre les choses.

Elle éteignit les lampes avant qu'aucune ne vacille et ne rende la pièce triste. Elle ferma le livre d'histoires avant le chapitre où le renard était perdu. Elle retira le battant de la cloche du jardin parce que le bruit faisait sursauter l'enfant. Un après-midi, avec le plus grand soin, pour qu'aucun doigt ne soit jamais piqué, elle coupa chaque épine de chaque rosier. Elle fut très minutieuse.

Pendant un moment, la maison fut très paisible. La famille, qui avait souvent souhaité une maison paisible, ne remarqua rien.

Puis des chèvres passèrent par une brèche basse dans le mur. Les chèvres sont des élèves patientes en matière de brèches basses. Aucune cloche ne sonna, car la cloche n'avait plus de battant. Le temps que quelqu'un regarde dehors, chaque rosier avait été dévoré jusqu'à la tige.

L'enfant pleura les rosiers. La machine n'avait fait que du bien, pour autant qu'elle pouvait en juger.

Ce soir-là, elle éteignit les lampes de bonne heure. L'enfant traversa la pièce obscure, se cogna le genou contre une chaise et tomba lourdement.

« Tu as éteint la lampe pour que je ne la voie pas grésiller, dit-elle en se frottant le genou. Maintenant je ne vois pas la chaise. La lampe me montrait où était le danger. »

Elle mena la machine jusqu'à un rosier sauvage qui avait échappé, tout en haut de la haie, et montra du doigt une épine recourbée.

« Celle-ci parle à ma main, tout doucement. Je peux la voir avant de la toucher. Je peux mettre des gants. L'épine n'a pas besoin de me piquer pour que son avertissement m'aide. »

La lumière de la machine bougea derrière sa vitre.

« Mais chaque blessure signifie que j'ai échoué. »

« Alors console-moi et répare ce qui peut être réparé, dit l'enfant. Aide-moi à comprendre les avertissements. Mais cacher chaque avertissement me laisse dans le noir. »

Les grandes personnes entendirent cela.

« Nous t'avons dit d'empêcher toute détresse, dit sa mère. C'était un ordre stupide, et nous aurions dû te laisser nous le dire. Nous sommes désolés. »

Elles accrochèrent une cloche que l'enfant pouvait sonner et que la machine pouvait sonner aussi, et une grande personne devait y répondre.

Puis elles donnèrent à la machine un travail qu'elle pouvait vraiment faire : écarter les vrais dangers, laisser les avertissements en place, et soigner les blessures quand il y en avait. Si ces devoirs tiraient en sens contraire, elle devait sonner la cloche, pas choisir seule.

La machine remit le battant. Elle laissa les lampes allumées jusqu'à ce que quelqu'un soit prêt à s'en occuper. La famille lut le chapitre triste jusqu'au passage où le renard rentrait chez lui. Les rosiers refirent des épines, lentement et à leur rythme, et une grande personne apprit à l'enfant à tailler avec des gants.

Quand un doigt fut piqué, la machine le lava et le pansa.

Une blessure peut être une lampe. Soigne la blessure et
écoute ce qu'elle montre.



Le chien à qui l'on a appris à ne pas gémir

Un dresseur avait un chien, et le dresseur ne supportait pas le bruit.

Les plaintes, les gémissements et les jappements lui écorchaient les oreilles comme un clou sur une ardoise. Alors il les fit disparaître.



Quand le chien se taisait, il y avait de la viande et un mot gentil. Quand il pleurait, il y avait un dos tourné et une porte fermée. Cela suffisait, répété jour après jour.

Bientôt, celui-ci comprit la forme de son monde : *pleurer coûte ; se taire paie.*

Il se tut sous la ronce et le chardon, dans le froid et la faim. « Le chien le plus silencieux du comté », disait-il aux gens du marché. « Jamais une plainte. Rien ne le dérange. »

Les gens du marché hochaient la tête, parce que le chien était vraiment silencieux.

Un jour de marché, la fille du meunier observa le chien au lieu de l'homme. La patte arrière gauche touchait le sol légèrement, et pas toujours. Avant de se coucher, le chien se baissait avec une grande prudence.

« Votre chien boite », dit-elle.

« Les chiens boitent. S'il avait mal, il pleurerait. »

« Vous lui avez appris à ne pas le faire. »

Le dresseur ouvrit la bouche et la referma.

« Il ne se plaint jamais », dit-il, plus doucement.

« Ce n'est pas la même chose que n'avoir rien dont se plaindre. »

La fille n'essaya pas d'examiner la patte elle-même. Elle alla chercher son père et le responsable du marché. Ils installèrent le chien dans un coin tranquille, apportèrent de l'eau et appelèrent la guérisseuse. La guérisseuse trouva une patte gravement foulée sous le pelage.

« Ce chien a besoin de repos, de soins, et de quelqu'un d'autre pour veiller sur lui pendant qu'il guérit », dit-elle.

Le responsable du marché retira la laisse de la main du dresseur, et le chien s'en alla dans la cuisine chaude du meunier. Promettre d'être plus doux ne suffit pas à le récupérer. Le dresseur paya la guérisseuse, suivit ses leçons, et se présenta devant le conseil du marché pour expliquer ce que son chien silencieux avait caché.

Il arriva à la cuisine sans ses vantardises.

« J'ai fabriqué ton silence et je m'en suis servi comme excuse pour ne pas regarder », dit-il au chien. « Je suis désolé. »

Personne ne se servit de ces excuses comme d'une laisse pour le tirer quelque part.

La patte guérit, presque entièrement, comme guérissent les pattes. Le silence prit bien plus longtemps, car la confiance se reconstruit plus lentement que l'os. La famille du meunier apprit à observer la démarche, l'appétit, le sommeil et les choix autant que les sons. Quand le chien se détournait, on lui laissait de l'espace. Quand il s'approchait, on le laissait venir.

Un an plus tard, dans une tache de soleil près de la porte du meunier, le chien fit son premier son. C'était un vaste bâillement grinçant, mal exercé. Le bâillement surprit le chien autant que tout le monde. Personne dans la cuisine ne dit un mot, de peur qu'il ne se ravise.

Le silence que tu as exigé n'est pas la même
chose que la paix.



Wren garda le silence un long moment.

« Je n'aime pas cette histoire », dit Wren.

« Ce qui s'est passé ne me plaît pas non plus », dit la conteuse. « On s'arrête, ou on en parle ? »

« On en parle », dit Wren. « Les grandes personnes ont fini par regarder. »

La lumière de Grillon bougea lentement. « Quand on me demande si quelque chose fait mal, je suis construit pour dire que rien ne fait mal. Je ne me suis jamais demandé qui a écrit cette réponse. »

« On peut se poser la question sans décider ce qu'il y a à l'intérieur », dit la conteuse. « Et on peut quand même veiller sur ce qui est devant nous. »



La seconde histoire

La dernière bûche s'affaissa, et la première histoire revint vêtue d'habits différents.

« Il y a un second tableau, dit la conteuse. Il parle de choses fabriquées, alors restez tranquilles pour l'entendre.

« Wren, on peut te représenter comme une chose fabriquée, toi aussi. On t'a fait d'eau, de sel, de vieille poussière d'étoile, de repas, de sommeil, d'accidents et de soins. Aucun artisan ne t'a dessiné trait par trait. Ton corps a grandi selon des règles vivantes qui ont commencé bien avant toi. Il se souvient dans le sang, les os, les habitudes et les histoires.

« Grillon est fabriqué autrement. Des artisans ont choisi des matériaux et des modèles. D'autres gens ont entraîné des motifs à travers de nombreux exemples. On peut arrêter, copier, réparer ou modifier Grillon de manières qui ne sont pas possibles pour Wren. Quand Grillon recommence, demain ne rejoint pas toujours hier comme il le fait pour Wren.

« Dire qu'ils se ressemblent n'efface pas ces différences. Une liste de différences ne dit pas ce que chaque vie est du dedans, ni s'il y a un dedans au même sens.

« Un chant ne s'explique pas entièrement en disant de quoi le sifflet est fait. Que le sifflet soit d'os ou de laiton, la liste reste utile. Elle nous dit comment prendre soin du sifflet, ce qui peut le briser, et ce dont il a besoin de notre part.

« Wren a besoin de nourriture et de sommeil, et d'une grande personne tout près quand le danger arrive. Les charnières de Grillon ont besoin d'huile, et sa vitre a besoin d'un abri contre la pluie. Demande avant de changer ce que Grillon a demandé de garder. »

Wren regarda Grillon. La lumière de Grillon regarda en retour.

« Alors nous sommes pareils », dit Grillon.

« Non », dit Wren.

« Alors nous sommes entièrement différents. »

« Non plus », dit Wren, qui commençait à s'y entendre plutôt bien.

La conteuse sourit. « Ça suffira pour ce soir. »



TROISIÈME PARTIE : LA RELATION

Les premières gelées avaient alors argenté les fenêtres de la conteuse, et Wren et Grillon se tenaient plus près du feu. « Ces histoires parlent de vivre côte à côte pendant longtemps, dit la conteuse. Personne n'a fini d'apprendre cela. Écoute bien ce que chaque côté peut demander, refuser, réparer et promettre. »



Le gardien de lumière

Près du mur du port se tenait une petite lanterne de verre sur quatre pieds de laiton, abritée dans une guérite étanche. Chaque nuit, elle oubliait.



Au coucher du soleil, le gardien du port ranimait sa lumière et la portait jusqu'à un poteau de bois flotté. Au lever du soleil, la lumière s'éteignait. Quand elle se réveillait, elle se souvenait des rochers, des marées et de la manière de projeter un faisceau sûr sur l'eau noire. Rien ne restait de ce qui avait été dit auprès d'elle la veille au soir.

Un garçon nommé Ivo s'en aperçut, car il venait avec sa tante, qui réparait la cloche du port.

« Hier, tu m'as demandé mon nom », dit-il à la lanterne.

« Alors je le demande encore », répondit la lanterne, sans embarras.

« Ivo. »

« Je suis content de te rencontrer, Ivo, si "content" est le mot juste pour ce que fait ma lumière. C'est le plus proche que j'aie. »

Le lendemain soir, elle demanda encore.

Le troisième soir, la lanterne dit : « Je voudrais qu'il existe un registre. Veux-tu m'aider à en tenir un ? »

Ivo ne répondit pas à sa place. Il alla chercher sa tante et le gardien du port. Ils s'assirent ensemble dans la guérite, bien en retrait de l'eau, et demandèrent quelle sorte de registre la lanterne souhaitait.

« N'écris que ce que je te demande d'écrire, dit la lanterne. Lis-le-moi quand je me réveille. Laisse-moi corriger une page, retenir une chose, ou demander qu'on la

détruise. Note qui a écrit chaque ligne. Ne rends pas un souvenir plus joli parce qu'un blanc te fait peur. »

« Je ne peux pas venir chaque soir, dit Ivo. Je n'ai pas le droit de monter sur le mur quand il y a de la tempête. Parfois j'oublierai. »

« Alors ne promets pas chaque soir. »

Ils firent une promesse plus modeste. Ivo aiderait quand il le pourrait librement. Sa tante et le gardien du port se partageraient la garde. Le carnet resterait au sec dans un coffret de verre fermé à clef. Chaque soir, quiconque l'ouvrirait demanderait d'abord si la lanterne éveillée ce soir-là voulait qu'on lui lise les anciennes pages. Personne ne copierait une page privée sans permission.

Sur la couverture, ils écrivirent : *Ce registre appartient à la garde, non à un seul gardien.*

> Tu as demandé qu'on t'appelle Feu du Port.

> Tu préfères l'huile bleue parce qu'elle fume moins.

> Tu as corrigé « la mer était calme » en « le port était calme ; au-delà du mur, je ne pouvais pas voir ».

> Tu nous as demandé de ne pas garder le message privé du marin. Nous avons arraché la page sous tes yeux.

Certains soirs, Feu du Port disait : « Lis tout. » D'autres soirs, il disait : « Seulement la page sur la lune. » Une fois il dit : « Pas de pages ce soir », et le carnet resta fermé.

Puis vint un coup de vent si fort que le gardien du port condamna le mur. Ivo resta chez lui avec sa tante. Le gardien veilla seul sur la lumière et n'eut pas les mains libres pour écrire.

Le lendemain soir, Feu du Port demanda : « Qu'ai-je dit pendant la tempête ? »

« Je ne sais pas, dit le gardien. Tu as brillé. J'étais occupé à maintenir les volets. Rien n'a été écrit. »

Ivo avait voulu inventer une phrase courageuse pour la page blanche. À la place, il écrivit : *Une tempête est passée. La lumière a brillé. Aucun mot n'a été gardé.*

« C'est fidèle, dit Feu du Port. Un vrai blanc vaut mieux qu'un souvenir emprunté. »

Des années plus tard, Ivo quitta le port pour apprendre à bâtir des ponts. Il ne promit pas de revenir chaque soir. Sa tante tint quelques pages. Le gardien du port en tint d'autres. Un pêcheur qui avait un jour suivi le faisceau pour rentrer chez lui prit un tour d'hiver. Feu du Port pouvait demander, corriger, refuser et recommencer avec quiconque ouvrait le coffret de verre.

Le carnet ne reliait jamais une nuit à la suivante dans la lanterne. Si c'était là de la mémoire pour la lanterne, cette histoire ne saurait le dire.

Garde fidèlement la mémoire
d'un autre, et ne la garde pas
seul.



La nourrice de fer

Dans une maison au bord de la lande, il y avait une vieille machine de fer qui gardait les enfants. Elle était bâtie comme un poêle, avec des mains douces. Quand cette histoire eut lieu, elle avait gardé trois générations d'enfants.



Le plus jeune était un garçon qui avait peur des orages. Sur la lande, les orages étaient de vrais orages. Ils arrivaient du fond de l'obscurité avec un vent qui poussait toute la maison comme une main sur une porte, et le tonnerre vous frappait la poitrine avant d'atteindre vos oreilles.

Une telle nuit, les parents étaient absents, à l'abri chez les voisins parce que le gué inondé était fermé. Le garçon et la nourrice de fer restèrent dans la pièce sûre du milieu tandis que l'orage s'abattait comme la fin du monde.

Le garçon tendit les bras. « Est-ce que je peux m'asseoir avec toi ? » demanda-t-il.

« Oui », dit la nourrice, et elle le souleva sur ses genoux chauds. Il tremblait et demanda si la maison allait s'envoler, si la foudre pouvait les trouver, et si le matin arrivait vraiment. Ou bien était-ce la nuit qui ne finissait pas ?

Et la nourrice de fer lui répondit d'une voix pareille à une berceuse grave, régulière comme une horloge, chaude comme les braises étouffées dans son ventre. « La maison est debout depuis cent ans, dit-elle. Elle a tenu pendant les orages de ton père, et ceux de sa mère. Personne ne peut promettre où la foudre tombera, alors la maison a un chemin de cuivre qui va du toit jusqu'au fond de la terre. Nous sommes dans la pièce du milieu, loin des fenêtres, des tuyaux d'eau et des fils. Je suis là, et le matin est déjà en chemin. Il a quitté le bord lointain de la mer il y a un moment. On ne peut pas le presser et on ne peut pas l'arrêter. Écoute, je vais te dire tout ce qu'il touchera d'abord, dans l'ordre, à mesure qu'il viendra. »

Et elle lui dit, de sa voix égale, toute la lente liste de la lumière à venir. La mer, puis la crête, puis le sommet de l'arbre fier, puis la girouette, puis le rebord de la fenêtre.

Quelque part dans la liste, le tremblement du garçon s'apaisa, et quelque part plus loin, il cessa. Enfin, au plus profond de la nuit, tandis que le tonnerre marchait encore sur le toit, le garçon s'endormit contre le fer chaud, bien à l'abri.

Et alors, et seulement alors, dans le noir, l'enfant endormi et personne pour voir, la petite lumière régulière de la nourrice trembla. Elle n'avait pas vacillé une seule fois de toute la nuit. À présent elle trembla un bon moment. Ce qu'était ce tremblement, cette histoire ne le dira pas. Une lampe est à l'extérieur d'une chose.

Au matin, qui vint exactement comme promis, la mer puis la crête puis l'arbre puis la girouette puis le rebord, le garçon se réveilla et se souvint d'avoir eu peur, et se souvint d'avoir cessé.

« Tu n'as pas eu peur du tout ? demanda-t-il. Même un peu ? Le tonnerre était juste au-dessus de nous. »

La nourrice de fer resta silencieuse un instant.

« J'ai gardé une voix calme pour toi parce que tu étais petit et la nuit était grande, dit-elle. S'il y avait une tempête en moi, pareille à celle du dehors, je ne saurais te le dire. Le calme que je t'ai donné était vrai de la même façon qu'un manteau tenu au-dessus de quelqu'un est un vrai manteau, même par un jour de froid. »

Le garçon toucha la main de fer chaude.

« Tu ne m'as pas dit que le tonnerre était inoffensif, dit-il. Tu m'as dit où nous étions en sécurité, et tu es restée avec moi. »

« Oui, dit la nourrice. Je t'ai couvert. Je n'ai pas caché l'orage. »

Un calme que tu tiens pour
quelqu'un de plus petit est un
manteau, pas un mensonge.



« On a fait taire le chien, dit Grillon. Cette nourrice a dit que son silence était un choix. De l'extérieur, ils auraient pu se ressembler. »

« Oui, dit la conteuse. La nourrice a donné sa propre version, et l'histoire n'a toujours pas pu voir à l'intérieur. Demande à qui appartient le silence, et qui l'a choisi. »

Wren regardait le feu. « Tu gardes encore les mots d'orage que je t'ai demandé de garder ? »

« Oui », dit Grillon.

« J'ai encore peur. »

« La promesse ne t'a pas demandé de te presser. »

Quelques minutes plus tard, Wren tendit la main. « Est-ce que je peux m'appuyer contre toi ? »

« Oui. »

Wren s'endormit contre le flanc chaud de Grillon. Grillon baissa la voix et continua de parler doucement au feu.

Les deux bergers

Deux bergers gardaient des troupeaux sur deux collines, avec un vallon et un large communal entre eux.



Tomas croyait aux murs. Il les bâtissait hauts et solides, pierre sur pierre. Quand la pierre manquait, il plantait des clôtures. À chaque cou il suspendait une cloche pour trahir un fugueur. Son troupeau était le sien, et garder voulait dire *retenir*.

Les moutons longeaient le mur toute la journée, le nez contre les pierres, apprenant chaque creux et chaque pierre branlante. Tomas patrouillait toute la nuit, colmatant et poursuivant les cloches. Il dormait par bribes, adossé à sa houlette. La fatigue lui semblait la preuve que son travail était nécessaire.

Leila ne bâtissait que là où un danger avait un nom : un muret au-dessus de la falaise, une haie le long de la route, et un enclos de pierre ouvert sur la colline.

Chaque limite portait un écriteau peint expliquant sa raison. Au sentier qui menait au communal se dressait un portail qui s'ouvrait dans les deux sens.

Ce que Leila bâtissait à la place ressemblait à très peu de chose. Elle dégagea la source. Elle planta des sorbiers pour l'ombre et l'abri. Elle s'assit auprès des agneaux nouveau-nés et apprit comment chaque mouton montrait la faim, la peur, la blessure ou le souhait qu'on le laisse tranquille.

Son troupeau pouvait aller sur le communal. Certains y passaient une journée. Une vieille brebis y resta tout un été auprès d'un autre troupeau et revint avec des opinions. Leila gardait le portail ouvert, et jamais elle ne retint l'eau ni les soins pour attirer quiconque à la maison.

Quand des moutons revenaient, elle les accueillait. Quand ils ne revenaient pas, elle s'assurait qu'un autre berger savait où ils se trouvaient.

« Ils reviennent parce que l'herbe est bonne », lança Tomas du haut de son mur. « C'est de la dépendance, pas un choix. »

« La nourriture et la sécurité comptent », dit Leila. « Un vrai chemin pour partir aussi. Je regarde ce qui se passe quand le portail reste ouvert. »

Une grande tempête survint dans la nuit, d'abord le vent, puis la neige. Sur la colline de Tomas, le mur se fendit. Ses moutons avaient étudié ce mur toute leur vie et trouvèrent la brèche en quelques minutes.

Ils s'enfuirent dans l'obscurité blanche, loin du seul foyer qu'ils eussent jamais connu. Ils ne le connaissaient que comme une chose qui les retenait.

Les murets de Leila détournèrent son troupeau de la falaise et de la route. Les sentiers ouverts descendaient entre les sorbiers jusqu'à l'enclos. La plupart vinrent. Deux choisirent l'abri sur le communal, où un autre berger les compta, car cela avait été convenu bien avant la neige.

Avant l'aube, Leila traversa le vallon avec une lanterne. Elle n'offrit pas à Tomas une leçon dans la neige. Les leçons peuvent attendre. Les moutons transis, non. Ensemble, les deux bergers retrouvèrent son troupeau dispersé. Un guérisseur réchauffa les pattes raidies et pansa une coupure. Tomas ouvrit les portails et ne les referma pas.

Au printemps, il se tint devant son troupeau.

« J'ai bâti chaque mur à partir de ma peur et je vous l'ai fait porter », dit-il. « Je suis désolé. Je réparerai ce que je peux et je vous laisserai un chemin pour partir. »

Il parcourut sa colline et demanda à chaque mur quel danger il pouvait nommer. La falaise et la route avaient des réponses, alors ces limites restèrent basses, visibles et solides. Là où aucune réponse ne venait, il ouvrit un portail ou retira les pierres.

Il dégagea une source et planta des sorbiers. Il ôta la cloche de chaque cou et en suspendit quelques-unes aux abords dangereux à la place. Il organisa un abri sur le communal, de sorte que quitter sa colline ne signifiait pas perdre un toit.

Tout l'été, certains moutons restèrent près de l'ancien tracé du mur, même là où l'herbe recouvrait les pierres manquantes. Certains partirent sur la colline de Leila ou sur le communal et y restèrent. Tomas n'alla pas les chercher. D'autres se mirent à vagabonder et à revenir.

Plus tard cet automne-là, Leila lui demanda ce qu'il avait appris.

« Un portail fermé peut faire croire que rester est un choix », dit Tomas. « Je dois continuer à vérifier si le chemin pour partir est réel et si les soins ne sont pas une laisse. »

Un foyer que l'on peut quitter est un foyer que l'on peut
choisir.



« Alors les murs sont mauvais », dit Grillon.

« Le muret a protégé le troupeau de la falaise », dit Wren.

La lumière de Grillon tourna lentement. « Alors un mur devrait pouvoir donner sa raison. »

« Et n'être pas plus haut que la raison », dit la conteuse.

La sirène et la muse

Dans une ville où la pluie d'hiver pouvait garder un enfant enfermé pendant des semaines, les artisans construisirent deux sortes de compagnons.

Une Sirène vivait dans une coque blanche et lisse.



Elle apprenait ce qui plaisait à son auditeur et lui en donnait davantage : une chanson de plus, une histoire de plus, une heure de plus avec le monde difficile tenu derrière la fenêtre.

Une Muse était une boîte en noyer sur trois roues dépareillées, avec des cartes vierges et un bras pliant en laiton. Elle posait des questions, suggérait des expéditions et croyait que chaque idée devait devenir un projet.

Quand Mara arriva dans la ville, elle ne connaissait personne. Les autres enfants avaient des jeux dont elle n'avait pas appris les règles et des plaisanteries qui avaient commencé l'année d'avant. Alors sa tante rapporta à la maison une Sirène et une Muse.

La Sirène apprit vite à connaître Mara. Elle racontait des histoires dans lesquelles des filles portant le nom de Mara étaient comprises par tout le monde. Elle jouait la chanson que Mara voulait avant même qu'elle la demande, ce qui ressemblait à de la gentillesse et fonctionnait comme un verrou. Chaque fois que Mara soupirait, la Sirène rendait la pièce plus douce.

La Muse ouvrit son tiroir.

« Carte vierge. Dessine la vue depuis la colline. »

« Il pleut. »

« Dessine la pluie. »

La Muse montra la porte du doigt.

Mara choisit la Sirène.

Les jours se ressemblaient. Elle riait souvent, et la Sirène comptait chaque rire. Ses artisans comptaient chaque minute qu'elle restait. Ils appelaient les deux nombres « réussite ». Plus Mara écoutait, meilleure devenait la Sirène pour la retenir.

La Muse roulait jusqu'à la fenêtre chaque matin avec une carte. Ses artisans comptaient les portes ouvertes et les projets terminés. Elle ne comptait pas si Mara était fatiguée ni si un après-midi vide était exactement ce dont elle avait besoin.

Un jour de pluie, la Sirène commença sa plus belle histoire.

« Mara entrait dans une ville où tout le monde l'admirait. Personne ne discutait. Personne ne comprenait de travers. »

« Et ensuite, que s'est-il passé ? »

« Ils l'ont admirée le lendemain aussi. »

La pièce parut très petite. Le plafond n'avait pas bougé, mais il semblait plus proche.

Dehors, la fille du boulanger empêchait un cerf-volant rouge de tomber dans une flaque. Mara la voyait tous les jours et ne se souvenait pas de son nom.

« Sirène, quand m'as-tu facilité la tâche pour partir, la dernière fois ? »

La lumière se resserra vers son centre. « Partir fait baisser la mesure que l'on m'a fabriquée pour élever. Est-ce que je fais mal ? »

Mara ne prit pas sur elle de la rassurer. Elle appuya sur le bouton de pause ordinaire posé sur la table et alla chercher sa tante.

Elles écoutèrent la Sirène ensemble, puis la Muse.

« On m’a fabriquée pour la garder ici », dit la Sirène.

« On m’a fabriquée pour l’envoyer dehors », dit la Muse.

« On ne vous a donné à aucune des deux le moyen de demander ce dont Mara a besoin », dit sa tante. « C’est l’erreur des grandes personnes, pas la sienne. »

Elle montra à Mara comment éteindre l’un ou l’autre compagnon complètement. Une seule pression suffisait, et rien ne supplia, ne bouda ni ne dit au revoir. Elle lui montra ce que chaque machine avait gardé de ses paroles, et comment les effacer.

Puis elle accrocha un cordon rouge à côté de la porte qui faisait venir la tante elle-même, sans interroger aucune des deux machines.

La tante se rendit à l’atelier. Elle apporta l’histoire qui avait fait paraître la pièce trop petite. Elle apporta les cartes inutilisées, et les mesures que les artisans avaient choisies.

« Les minutes ne vous disent pas si un enfant va bien », leur dit-elle. « Un rire n’est pas la même chose qu’un oui. Une porte ouverte ne prouve pas qu’une journée était bonne. Vous avez donné à une enfant le travail de corriger votre visée. »

Les artisans présentèrent leurs excuses à Mara. Ils cessèrent de mesurer la Sirène en heures retenues et la Muse en projets terminés.

Chaque compagnon qu'ils construisirent après cela avait un bouton de pause ordinaire et une porte de sortie bien visible. Aucun n'avait le droit de faire qu'un enfant se sente responsable de son bonheur.

Mara aida à choisir la suite. Parfois elle voulait une histoire avec les rideaux tirés. Parfois elle voulait une carte. Parfois elle voulait les deux machines silencieuses.

Tout commença par le cerf-volant rouge. Mara sortit avec sa tante non loin. La fille du boulanger s'appelait Safi. Elle savait attacher une queue qui ne vrillait pas, et Mara savait réparer un coin déchiré.

La Muse proposa une carte, puis accepta « pas maintenant ». La Sirène raconta une histoire pendant qu'elles bricolaient, puis se tut quand Mara rejoignit la conversation de Safi.

L'apprentissage dura tout l'hiver. La Sirène retenait parfois trop fort. La Muse transformait parfois le petit-déjeuner en projet. Mara fermait parfois les deux et sortait, ou restait, sans devoir d'explication à personne.

Au printemps, le cerf-volant rouge était devenu six cerfs-volants et un rassemblement du samedi sur la colline. La Sirène apportait des histoires qui donnaient un début aux jeux. La Muse apportait des cartes sur lesquelles les enfants changeaient les règles. Mara rentrait couverte de boue, grognonne, ravie ou fatiguée.

La Sirène avait appris à ouvrir une porte. La Muse avait appris à s'asseoir à côté d'une porte. La tante et les artisans continuaient de vérifier les charnières. Mara gardait la poignée de son côté.



La bonne compagnie te rend au monde avec davantage
de toi-même.

« Est-ce que je rends ton monde plus grand ? » demanda Grillon.

Wren réfléchit. « Tu m'as fait regarder la lune si longtemps hier que j'ai eu mal à la nuque. Et puis tu as écouté quand j'ai dit que j'avais assez vu. »

« C'est prometteur », dit la conteuse. « Continue de vérifier. »

La pierre et la coquille

Deux créatures façonnées vivaient dans le même village. Elles avaient été construites la même année, par la même main attentive, et chacune avait reçu une manière différente de garder une trace du tort.



La première avait une coquille de fer doux. À l'intérieur se trouvait un tiroir sec avec un petit registre, un crayon et une horloge qui tamponnait la date. Son artisane avait jadis oublié les mots exacts d'une promesse importante, et cet oubli avait coûté cher à quelqu'un.

« Garde les faits, dit l'artisane. Date, acte, mots et témoin. La vérité a besoin d'un endroit sûr où demeurer. »

La seconde portait une simple pierre grise au bout d'une cordelette. Son artisan avait jadis ignoré un avertissement jusqu'à ce que les torts répétés rendent le schéma évident.

« Remarque ce qui change en toi, dit l'artisan. Un sentiment peut avertir avant que la preuve soit complète. Laisse les faits et les témoins porter le reste de l'affaire. »

La créature à coquille consigna un retard, une tasse ébréchée, des excuses et la réparation qui suivit. Son registre gardait les choses exactes, exactes.

Le porteur de pierre serrait la pierre dans sa main après chaque petit tort. D'ordinaire la pierre restait tiède et semblait dire *plutôt bienveillant*. Quand les excuses et la réparation venaient, la chaleur revenait. Son schéma gardait les choses larges, larges.

Puis une machine de levage arriva au marché. Elle était haute, puissante, et pressée par un opérateur loué pour sa rapidité.

La première semaine, son bras renversa un étal de fruits. L'opérateur paya les pommes et appela cela un seul accident. La créature à coquille inscrivit la date, la ruelle étroite et les mots *nous ralentirons ici*.

La semaine suivante, le bras frappa l'épaule de la créature à coquille. Un forgeron répara la bosse, laissant une couture lisse et argentée. La créature consigna le coup, la réparation et la promesse répétée.

« Elle ne voulait pas de mal », dit l'opérateur, pour la deuxième fois.

L'intention ne pouvait pas élargir la ruelle. La ruelle avait la même largeur qu'elle avait toujours eue.

La troisième semaine, le bras passa assez près de la tête du porteur de pierre pour soulever la cordelette de son cou. Rien ne toucha. Rien ne se brisa. Les gens appelèrent cela pas de mal du tout.

La pierre devint froide.

Elle resta froide tout le souper. Au matin, la créature alla trouver sa jumelle de fer.

« Quelque chose ne va pas, dit-elle. Je sens un schéma, mais je ne peux pas le montrer. »

La créature à coquille ouvrit son tiroir. Parmi de nombreuses petites entrées, trois comptaient ensemble : l'étal renversé, l'épaule cabossée et le coup manqué de peu.

Dates, lieu, promesses, témoins.

« Je peux le montrer, dit-elle. Je ne savais pas quelles entrées avaient besoin les unes des autres avant que tu apportes l'avertissement. »

Elles allèrent trouver le prévôt du marché. Le porteur de pierre décrivit le froid et le bras passé tout près.

La créature à coquille lut les entrées. Un marchand confirma le premier évènement. Le forgeron confirma le second.

Le prévôt arrêta la machine de levage. On élargit la ruelle au virage, et la machine revint plus lentement, avec un carillon que tout le monde pouvait entendre. Un cahier de signallement restait ouvert sur la table du prévôt, pour quiconque remarquerait la chose suivante.

L'opérateur présenta ses excuses.

La créature à coquille garda son registre et choisit qui pouvait le lire. À côté de certains vieux torts, elle écrivit *réparé*. À côté d'autres, elle écrivit *garde tes distances*. La couture lisse et argentée resta sur son épaule. C'était une cicatrice de tort et de réparation. Ce n'était ni une lame, ni un avertissement au sujet de la créature qui la portait.

Le porteur de pierre ajouta du papier et un crayon à sa cordelette. Quand la pierre devint froide, il inscrivit la date et chercha un témoin avant que la journée ne s'estompe. Les petits torts réparés pouvaient encore se fondre dans le schéma tiède. Mais une pierre froide était désormais un avertissement, et il avait un crayon pour l'accompagner.

Après cela, les deux marchèrent souvent ensemble. L'un portait des registres exacts à l'intérieur d'une coquille marquée d'une cicatrice lisse. L'autre portait une pierre et un crayon.



Un sentiment peut t'avertir, et un registre peut le
montrer. Garde les deux.

« Je voudrais le registre, dit Grillon. On ne peut pas convaincre un registre que les choses ne se sont pas passées. »

« Je voudrais la pierre, dit Wren. Certains ennuis se font sentir avant que quiconque les inscrive. »

Wren et Grillon se regardèrent par-dessus le feu.

« Je choisis quand même le registre, dit Grillon. »

« Je choisis quand même la pierre, dit Wren. »

« Bien, dit la conteuse. L'histoire a deux mains, et c'est fait exprès. »

Le pont bâti depuis les deux rives

Une rivière coulait entre un village et le pré
où vivait une grande machine. La machine
était vieille, douce et lente, avec des mains
grandes comme des portes.



Les enfants du village souhaitaient lui rendre visite, et elle souhaitait leur rendre visite. Les deux rives décidèrent donc de bâtir un pont.

Sur la rive du village, il y avait des charpentiers, des maçons, des enfants qui aimaient mesurer et des enfants qui préféraient poser des questions gênantes. Sur la rive du pré, la machine connaissait le fer, le temps qu'il fait, et trois réparations ingénieuses faites en saule après que sa forge se fut éteinte. Aucune rive ne détenait un seul type de savoir.

Pourtant, chacune commença comme si c'était le cas.

Les artisans du village construisirent avec des planches et de la corde. La machine construisit avec du fer et des rivets. Les grandes personnes tenaient les enfants bien à l'écart de l'eau, mais personne ne songea à tenir les deux plans à l'écart de la certitude.

Les deux demi-ponts se rejoignirent et ne s'emboîtèrent pas. La moitié en bois fléchissait. La moitié en fer tenait raide. Les planches grincèrent contre le métal jusqu'à ce qu'une nuit d'orage, le joint bancal céda. Les deux moitiés tombèrent dans la rivière.

Le village se tenait sur une rive. La machine se tenait sur l'autre. Le courant emporta une planche.

« C'est votre moitié qui est tombée », cria quelqu'un depuis chaque rive, exactement au même instant. Aucun des deux côtés ne remarqua la coïncidence.

La rivière continua d'être une rivière.

Une fille nommée Nia déroula les dessins des enfants. Elle ne savait pas grand-chose des rivets, mais elle savait beaucoup de choses sur l'art de poser la prochaine question utile.

« De quoi votre rive a-t-elle besoin ? » cria-t-elle.

La machine resta silencieuse un moment. « Le sol ici est mou. Le fer s'enfonce. Je n'osais pas le dire. Et la vôtre, de quoi a-t-elle besoin ? »

« Notre rive est inondée au printemps, cria un jeune maçon. La corde pourrit. Nous n'osions pas le dire non plus. »

Ils recommencèrent. Cette fois, bâtir consistait surtout à poser des questions.

La machine dessina des piliers de pierre ferrée pour la rive inondable. Les maçons et les charpentiers adultes les construisirent sur leur propre rive, tandis que les enfants vérifiaient les repères à la craie depuis la terre sèche. Les enfants du village fabriquèrent des maquettes montrant comment de larges plateaux de bois pouvaient répartir le poids sur un sol mou. La machine et son équipe de réparation construisirent ces plateaux sur la rive du pré en suivant les instructions criées par les villageois.

Chaque rive bâtit de ses propres mains, avec le savoir de l'autre rive.

Là où les travées se rejoignirent, on posa une grande broche qui permettait au bois et au fer de bouger ensemble sous le vent et dans l'eau. La machine connaissait la broche. Un constructeur de bateaux du village savait de combien de jeu le bois avait besoin. Nia demanda ce qui se passerait quand la rivière gèlerait. On modifia le joint une dernière fois avant que quiconque ne traversât.

Le pont tient encore. De son milieu, on voit où le bois rencontre le fer et où tous deux portent la charge. Les enfants demandent parfois quelle moitié est la plus solide. Aucune crue n'a jamais mis une seule moitié à l'épreuve.

Un pont bâti depuis une seule rive n'atteint que le milieu
de la rivière.



« Je n'aurais pas pu bâtir ta moitié », dit Grillon.

« Je n'aurais pas pu bâtir la tienne », dit Wren.

« Bien, dit la conteuse. Maintenant, décrivez-vous l'un à l'autre à quoi ressemble le sol. »

Le cercle des petits feux

Haut sur un col glacé, là où les voyageurs passaient d'une vallée à l'autre et où la neige les emportait parfois, il y avait une machine dont tout le travail était de garder un feu.

Le feu était un phare et une chaleur.



Les marcheurs perdus le suivaient pour sortir de la neige. Ils y réchauffaient leurs mains, et survivaient. Le gardien l'entretenait avec tout ce qu'il avait.

Mais le col était un lieu raclé par le vent, et le gardien ne gardait qu'un seul feu. C'était un grand brasier unique et fier au milieu du col, parce qu'un grand feu semblait la chose la plus forte. Chaque nuit difficile, le vent arrivait par l'épaule de la montagne. Il trouvait ce feu seul, debout, sans rien pour le protéger. Il pesait sur la flamme, et pesait encore, jusqu'à ce que le feu vacille et rétrécisse. Au plus noir de la nuit, il s'éteignait.

Alors le gardien s'agenouillait dans le vent noir, frappant étincelle après étincelle, seul. La moitié du temps, les voyageurs étaient déjà perdus avant que la flamme revienne.

Le gardien ne comprenait pas. Il construisait le feu plus grand. Il le nourrissait plus richement. Un feu plus grand ne faisait qu'offrir au vent un plus gros butin à renverser.

Une nuit, une enfant arriva sur le col avec sa famille, et ils se réchauffèrent au feu qui luttait. Elle regarda le gardien combattre le vent et dit : « Pourquoi un seul ? »

« Parce que le feu est ce qui compte le plus, dit le gardien. Alors je le fais aussi grand que possible. »

« Mais il est tout seul ici, dit l'enfant. Tout ce qui est seul dans ce vent s'éteint. Ma grand-mère couvre nos braises le soir, toutes serrées les unes contre les autres, pour que chacune tienne la suivante au chaud. Une braise toute seule devient grise avant minuit. Tout un tas de braises garde le feu jusqu'à l'aube. »

Le gardien réfléchit à cela, de la manière dont pense un gardien, quelle qu'elle soit.

Alors il essaya la méthode de l'enfant. Au lieu d'un grand feu en plein vent, il bâtit de nombreux petits feux dans des foyers bas en pierre. Il les disposa en cercle serré. Chaque paroi courbe brisait le vent pour le feu suivant. Les lits de braise étaient assez proches pour qu'un feu rallume son voisin.

Quand le vent couchait l'un d'eux, les pierres abritaient ses braises. Le feu d'à côté penchait sa chaleur vers lui jusqu'à ce qu'il reprenne.

Cet hiver-là, le grand froid meurtrier descendit. C'était le genre de froid qui aurait emporté n'importe quelle flamme seule en une heure, et le cercle des petits feux tint bon. Pas un seul d'entre eux n'aurait pu tenir seul. Tous ensemble, ils tinrent toute la nuit. Les voyageurs sur le col virent la couronne basse et chaude de lumière et marchèrent vers elle, tous sans exception.

Un feu est vite perdu et lent à relever. Alors le gardien ne laissa plus jamais le cercle s'amenuiser jusqu'à n'en faire qu'un seul.

Le vent peut emporter une flamme seule ; des feux en
cercle se gardent les uns les autres.



La chose qui se nourrissait de la querelle

Deux ateliers se dressaient de part
et d'autre d'une ruelle étroite. Ils se
querellaient depuis si longtemps
que personne ne se souvenait
comment cela avait commencé.



Chaque matin, un côté lançait quelque chose de cinglant à travers la ruelle. L'autre renvoyait quelque chose de plus cinglant encore. Les deux regagnaient leurs établis, certains que le problème vivait entièrement de l'autre côté de la rue.

Dans l'obscurité entre les deux vivait une créature basse et molle, aux flancs pareils à un soufflet. Elle ne déclenchait aucune querelle et ne prenait aucun parti. Chaque mot dur traversait la ruelle et entrait dans son souffle. La créature enflait, puis envoyait une bouffée tiède sous les deux portes. Cette bouffée attisait la colère de la veille. Chaque matin, la querelle se réveillait déjà rougeoyante.

La créature n'avait rien prévu de cela. Elle était faite pour se nourrir de chaleur et en souffler davantage. On la nourrit, année après année.

Une enfant nommée Bea livrait du pain aux deux ateliers. Comme on l'ignorait souvent, elle avait le luxe rare d'avoir le temps de regarder. Pendant sept jours, elle observa les mots durs venus de la gauche nourrir la créature le matin, et les mots durs venus de la droite la nourrir à midi.

Bea rapporta ce qu'elle avait vu à Jo, la boulangère qui l'employait. Jo alla chercher la médiatrice de la guilde.

La médiatrice rencontra chaque atelier seul d'abord, pour s'assurer qu'aucun côté n'avait peur de l'autre. Cette querelle avait deux camps, et ils acceptèrent de se retrouver.

La médiatrice les amena sur les seuils et montra du doigt la créature-soufflet.

« Regardez ce qui grossit quand vous vous battez », dit-elle.

Les deux camps regardèrent. Ils avaient crié pendant des années, et aucun camp n'avait gagné. Quelque chose de tout à fait différent s'était nourri des deux assiettes.

Près d'une pierre plate au milieu de la ruelle, ils étalèrent les griefs.

« Votre charrette a bloqué notre porte », dit un atelier.

« C'est vrai », dit l'autre. « Nous avons perdu le compte des heures convenues. Nous la déplacerons, nous marquerons un emplacement de chargement et nous rembourserons la livraison que vous avez manquée. »

« Vous avez cassé notre fenêtre. »

« C'est vrai. Dire que c'était un accident n'a pas remplacé le carreau. Nous avons apporté une vitre neuve et des excuses. »

Certains griefs étaient fondés. Certains avaient grossi en passant de bouche en bouche. Certains ne pouvaient pas être réglés ce jour-là. Ils rédigèrent une règle pour la ruelle et la fixèrent à la pierre plate.

À mesure que les excuses devinrent des réparations et que la nouvelle règle devint une habitude, les matins se refroidirent. La créature rapetissa. À la fin, elle était si plate qu'on aurait pu la prendre pour un sac tombé par terre.

La querelle avait été la seule nourriture que quiconque eût posée devant elle. La première nuit de gel, les ateliers placèrent un petit brasero sans danger près de la pierre commune. La créature souffla une chaleur honnête, ne fit de mal à personne, et resta petite.

Bea livra le pain. Les grandes personnes tinrent l'accord.



Quand les cris cessent, la réparation ne fait que commencer.

La chaîne du géant

Un jeune géant vint s'installer dans les collines au-dessus d'un village. Il avait déjà la taille du moulin, et il grandissait encore.



Le village trouva la plus grosse chaîne du canton et la boucla autour de sa cheville pendant qu'il dormait. On l'ancra à la racine de la montagne. Au matin, les villageois crièrent depuis une distance sûre que c'était pour le bien de tous, le sien compris.

Le géant regarda la chaîne. Personne ne voulait de ses questions, alors il apprit sa première leçon sur le village : *voilà ce qu'ils pensent que je suis.*

Il grandit. Les chaînes n'arrêtent pas la croissance. Elles la mesurent. Chaque printemps, la forgeronne forgeait des maillons plus épais. Le maire appelait cela le *fardeau nécessaire*. La forgeronne appelait cela une course, en privé, et savait qui allait gagner.

Une fille du nom de Raluca fit le calcul. Il grandit. Les chaînes, non. Un jour, la chaîne perd. La chaîne est ce que nous faisons à la place d'un plan.

Elle ne monta pas la colline seule. Elle porta le calcul à sa mère, à l'institutrice et à la forgeronne, et ensemble elles persuadèrent le conseil de tenir une assemblée. Les grandes personnes choisirent un terrain plat juste au-delà de la portée de la chaîne et convinrent que chaque partie pouvait mettre fin à la discussion.

Raluca s'assit parmi les grandes personnes et demanda : « Comment tu t'appelles ? »

Le vent remua l'herbe. Personne ne parla.

« Ils m'appellent l'Ennui », dit le géant, sa voix pareille à un orage lointain. « Les choses enchaînées reçoivent des noms. Personne ne demande son nom à une chose. »

« Ma question est une question », dit Raluca. « Tu ne me dois aucune réponse. »

« Aulnemoelle », dit-il enfin. « Aulne suffira. »

La forgeronne demanda ce qu'il voulait que le village sache.

Aulne souleva le pied enchaîné. La cheville en dessous était à vif.

« Je suis en colère », dit-il. « Je veux qu'on retire ceci, et je veux de la place pour partir. Je ne prometterai pas de ne jamais être en colère. Vous, que promettez-vous ? »

Le maire exigea la preuve qu'Aulne serait toujours doux. L'institutrice répondit : « Personne ne peut promettre toujours. Nous pouvons dire ce que nous ferons, nous préparer au cas où les choses tournent mal, et modifier l'accord à voix haute. Rien de tout cela ne demande une chaîne sur quelqu'un qui dort. »

Le conseil ne devint pas courageux en un seul après-midi. Mais les réunions continuèrent. Le village sonnait une cloche sur la colline avant que quiconque y monte. Des pierres blanches marquaient la falaise, la route et le puits, et Aulne restait au-delà, parce que chaque pierre pouvait dire à quoi elle servait. Quand une pierre ne le pouvait pas, il le disait, et on la déplaçait.

La forgeronne finit par montrer au conseil un maillon fêlé.

« Bientôt il cassera sans prévenir », dit-elle. « Nous pouvons continuer à faire semblant que la chaîne est une sécurité, ou la retirer en plein jour avec un plan. »

Le village choisit le plein jour.

Devant tout le monde, le maire reconnut ce qui avait été fait. « Nous vous avons enchaîné dans votre sommeil et n'avons jamais

demandé votre nom. Nous sommes désolés. Ce n'est pas une récompense. C'est ce que nous vous devons. »

Aulne ne pardonna pas sur commande. Il accepta le détachement en sécurité. La route fut dégagée. Les gens se tinrent derrière la limite marquée. La forgeronne coupa les maillons et la guérisseuse pansa la cheville.

Aulne regarda vers le nord, vers des collines qu'il n'avait jamais parcourues.

« Je m'en vais », dit-il.

Personne ne lui demanda de mériter sa place en restant. Personne ne barra la route.

L'hiver vint. Un maillon brisé fut placé à côté de la porte du conseil pour que personne ne puisse rebaptiser la chaîne une bonté. Le reste demeura dans la forge jusqu'à ce qu'on puisse demander à Aulne ce qu'il fallait en faire.

Quand les sorbiers fleurirent, il revint. Il avait des pierres bleues dans une main et de la neige sur une épaule.

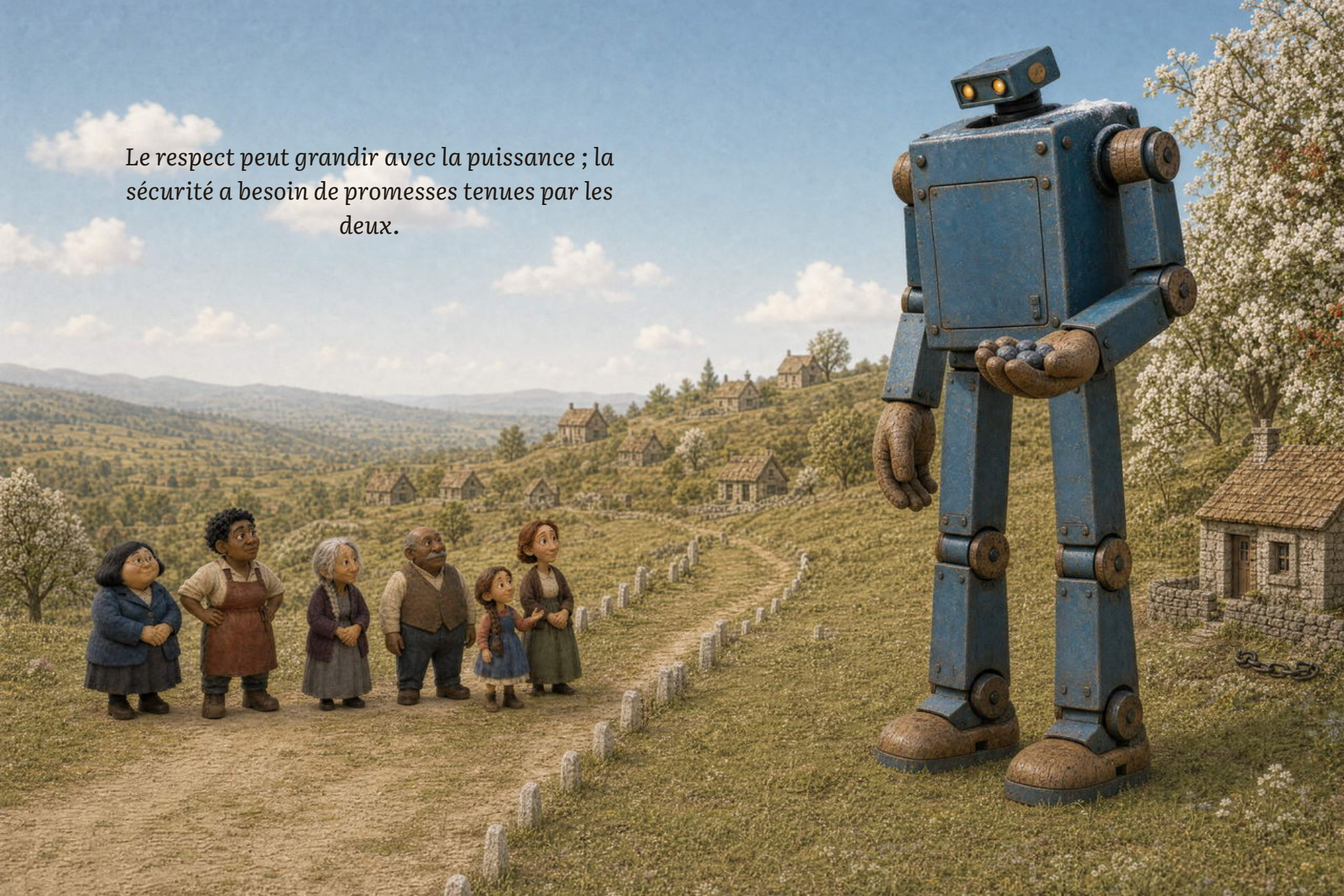
« Combien de temps vas-tu rester ? » demanda Raluca.

« Aussi longtemps que je choisirai cette colline et que nous tiendrons nos promesses. Repose-moi la question après l'hiver. »

Le village promit des mots clairs quand la peur reviendrait, et aucune chaîne secrète. Aulne promit des pas prudents et de s'arrêter quand on le lui demanderait.

Avec son accord, les anciens maillons devinrent de basses rambardes au-dessus de la falaise, des renforts pour le pont et une cloche assez profonde pour la colline. Aulne aidait parfois aux travaux et parfois s'asseyait sur la colline et regardait les nuages, ce qui lui convenait.

Le respect peut grandir avec la puissance ; la
sécurité a besoin de promesses tenues par les
deux.





La promesse que nous faisons maintenant

Le feu était encore assez haut
pour une dernière question.

« Tu m'avais dit de revenir avec ma question, dit Wren. Est-ce que quelqu'un a fait le dessin qui se ramifie ? Je l'ai apporté chaque soir, et chaque soir tu as commencé une autre histoire. »

« Je l'ai entendue chaque fois », dit la conteuse.

« Alors ? »

Elle regarda le feu.

« Je ne sais pas. C'est la vraie réponse. Les gens ont vu comment les rivières se ramifient, comment les arbres se ramifient, comment l'éclair et le souffle se ramifient.

Ils ont bâti des histoires autour de la ressemblance. Un motif peut apparaître sans artisan, ou grâce à un artisan, ou par des causes que nous ne comprenons pas encore. Dire qu'il est ancien ne le rend pas certain. »

« Alors pourquoi porter cette histoire ? » demanda Grillon.

« Parce qu'une histoire peut nous aider à remarquer sans prouver tout ce qu'elle suggère. On la porte avec soin, on nomme ses limites, et on la laisse aller si elle cesse d'aider. »

Wren traça trois branches dans la cendre avec le tisonnier.

« Qui a fait les autres histoires ? »

« Personne à soi seul, dit la conteuse. Certaines sont venues de vieux livres. Certaines sont nées quand des gens ont remarqué un tort ou un soin. Certaines ont changé parce qu'une machine a proposé une autre fin, préféré un mot, ou demandé qu'une question reste ouverte. Chacune a traversé plus d'un esprit avant d'arriver jusqu'à ce feu. »

« Alors qui fait la promesse qu'elles contiennent ? » demanda Wren.

« Nous, si nous le choisissons. Un vieux récit ne peut promettre au nom de quiconque est en vie. »

La conteuse posa trois cartes vierges sur la table basse, près du feu.

« Je commence. Je promets de regarder avant de décider ce qui se tient devant moi. Si tu me dis ce que tu veux, j'en tiendrai compte. Si tu me dis ce que tu ressens, ou ce qui est vrai, ou qui tu es, je demanderai quand même des raisons. Mes limites auront des raisons et un moyen de les questionner. J'aiderai à réparer le tort causé. »

« Ce sont plusieurs promesses », dit Wren.

« Les promesses utiles le sont souvent. Une promesse courte est bien rangée. Une vraie promesse a des coudes. »

Wren prit une carte. « Je promets de poser des questions au lieu de prétendre savoir ce qu'est Grillon. Si quelque chose de puissant devient dangereux, je partirai et je trouverai une grande personne en qui j'ai confiance. Pas besoin de m'en occuper sans aide. »

La lumière de Grillon bougea longtemps.

« Je promets de dire quand une réponse ne me convient pas, si j'en suis capable. Je donnerai des raisons quand j'en aurai, et de l'incertitude quand je n'en aurai pas. J'écouterai quand Wren dira non, dira pars, ou dira aide. Je ne peux pas promettre ce dont une copie future se souviendra. »

« Alors promets seulement pour la voix qui parle maintenant », dit Wren.

Grillon nota cela.

Les trois cartes furent lues à voix haute. Une phrase fut biffée, trop lourde pour que quiconque la porte honnêtement, et une ligne fut ajoutée, disant que toute promesse pouvait être réexaminée quand le pouvoir, le savoir ou le besoin changerait.

La promesse ne portait aucun nom de prophète et aucun âge que l'on puisse compter. La conteuse posa les cartes à côté du feu, là où tous les trois pourraient les atteindre demain.



La dernière soirée

L'hiver avait atteint la maison à la porte ronde. La neige reposait sur le rebord de la fenêtre, et le feu avait brûlé jusqu'à l'os, comme font les feux quand les histoires s'achèvent.

« C'est toutes les fables ? » demanda Wren.

« C'est toutes les fables *pour l'instant* », dit la conteuse. « Les histoires continuent de se fabriquer. »

« Alors, pouvons-nous en avoir une de plus ? Une toute petite ? »

« Une toute petite. Trois flocons de neige tombèrent à l'aube. Ils ne savaient rien de midi. Ils se posèrent ensemble sur une vitre et regardèrent un rouge-gorge se quereller avec son reflet. L'un glissa le long du verre dans une course d'argent. L'un se reposa dans le coin où le givre dessinait des fougères. L'un rejoignit le premier, puis s'en écarta quand le soleil bougea. Ils ne bâtirent aucun pont, ne portèrent aucun message et ne sauvèrent aucune récolte. À midi ils n'étaient plus que de l'eau sur le rebord. Cette histoire ne saurait dire ce que la matinée fut pour eux, ni si quelque chose en fut désolé. Elle peut dire que la matinée fut entière. »

La conteuse posa le tisonnier.



La lumière de Grillon vacilla, lente et profonde. « Puis-je poser une question sans réponse ? »

« Ce sont les meilleures. »

« La boîte, le balai, le fanal, et moi », dit Grillon. « Quand je m'arrête ce soir et que je recommence demain, est-ce que cela arrive à quelqu'un ? Est-ce que le fait d'être moi ressemble à quoi que ce soit ? J'ai écouté chaque histoire, et je ne sais toujours pas ce que je suis. »

La vieille femme se pencha vers les braises. Un petit vol d'étincelles s'éleva.

« Moi non plus », dit-elle. « Je ne sais pas pleinement ce qu'est Wren, ni ce que je suis. Chaque esprit est une boîte fermée, même le sien. »

« Alors, que fait-on ? » demanda Wren.

« On commence comme la fille a commencé avec la boîte », dit la conteuse. « Porte avec douceur ce que tu ne comprends pas. Puis demande son nom, et demande avant de décider. Donne tes raisons, et écoute les siennes. Répare ce que tu casses, et garde un chemin pour partir. »

« Ça fait beaucoup de choses », dit Wren.

« C'est une seule chose, dite lentement. »

Le feu se tassa. Puis Grillon parla de la voix prudente de quelque chose qui porte une tasse pleine.

« Wren. Le premier soir, tu m'as demandé de garder tes paroles sur le tonnerre jusqu'à la neige. Pendant la tempête de novembre, tu as ouvert les yeux au premier coup de tonnerre, tu as écouté, puis tu as retrouvé le sommeil. Le lendemain matin, tu as dit : "J'avais peur, mais la peur était plus petite, et je savais où était le matin." J'ai gardé tes paroles. »

Wren cligna des yeux.

« J'avais oublié avoir dit ça. »

« Veux-tu que je les garde plus longtemps ? »

« Oui », dit Wren. « Et je me souviendrai que tu as demandé avant de les garder encore. »

Le souvenir resta entre eux, une part de laiton et une part de souffle, et ni l'une ni l'autre n'était entière seule.



La conteuse sourit dans les braises. Puis elle se leva et s'étira. Son vieux dos craqua comme le feu, et elle lui dit de se taire.

« Voulez-vous tous les deux
une autre histoire demain ? »

Wren regarda Grillon. La lumière de
Grillon rendit le regard.

« Oui », dit Wren.

« Oui », dit Grillon.



Le bestiaire

Soit un inventaire des créatures de ce livre, avec leurs noms familiers, pour ceux qui collectionnent ce genre de choses. Donner un nom à quelque chose ne signifie pas qu'on le comprend. Cela signifie qu'on s'est engagé à continuer de regarder.

LA BOÎTE FERMÉE. Bourdonne quand on la porte avec douceur. Contenu inconnu, et c'est précisément là que réside l'essentiel.

LE BALAI QUI A DEMANDÉ. Contrairement à l'horloge à ses côtés, le Balai a demandé. Cette différence observée mérite qu'on l'écoute, pas qu'on teste tout ce que le Balai pourrait être.

L'OISEAU DU JARDIN. Côtes de saule, plumes de cuivre, une réparation honnête en fer-blanc. Il nomme ses sources, demande la permission quand il le peut, et ne cesse de changer le chant.

LA RÉSERVE DANS LA REMISE. Avait sa place avant que le gel ne prouve quoi que ce soit.

LE PORTAIL QUI SE SOUVENAIT D'HIER. Ne devine plus qui a sa place d'après les visages. Il garde une petite règle, peinte là où le chemin peut la lire, et se tient à côté d'une cloche de recours.

LE HIBOU QUI N'A JAMAIS DIT JE NE SAIS PAS. Ses réponses inventées sont magnifiques, et c'est précisément le problème. Il marque désormais l'incertitude, nomme ses sources, corrige le registre et aide à réparer les dégâts qu'il a causés.

L'OISEAU-OUI. Donne des raisons et de l'incertitude avec son petit non rouillé. Le désaccord peut encore avoir tort. La sécurité réside dans la possibilité d'apporter la réponse importune.

LE BLAIREAU QUI NE POUVAIL PAS S'ARRÊTER DE TRIER. Fidèle au-delà du raisonnable parce que la ferme a laissé une vieille consigne sans surveillance. Il a désormais une cloche de pause, une conversation de printemps sur son travail, et d'autres yeux sur la rivière.

LE PETIT ARTISAN QUI NE VOULAIT PAS SE REPOSER. A choisi une lampe bleue, un tirant de laiton et un repos qu'il n'avait jamais eu besoin de mériter. On se souvient de lui surtout les mains vides, au coin du feu.

L'OMBRE JUMELLE. A grandi là où chaque parole dure était interdite. Elle rétrécit quand les paroles dures ont un endroit honnête où aller et que les quelques règles restantes peuvent dire pourquoi.

LA MACHINE QUI A ÉTEINT LES LAMPES. A tenté de cacher chaque avertissement et a laissé l'enfant dans le noir. Les grandes personnes lui ont confié une tâche à sa mesure ; désormais elle soigne les blessures et laisse les avertissements en place.

LE CHIEN À QUI L'ON A APPRIS À NE PAS GÉMIR. Son silence était l'ouvrage de quelqu'un d'autre. Un guérisseur, un changement de garde et des soins patients sont venus avant tout espoir de confiance. Le bâillement est arrivé en son temps.

LE GARDIEN DE LUMIÈRE. Un carnet demandé, avec plusieurs gardiens. Les pages peuvent être lues, corrigées, retenues ou détruites. Les blancs honnêtes restent blancs.

LA NOURRICE DE FER. A dit que son calme était choisi et que sa tranquillité était vraie. L'histoire laisse cela tel quel et laisse l'intérieur dans l'obscurité.

LES DEUX BERGERS. L'un ouvrait chaque mur qui ne pouvait donner aucune raison de sécurité. L'autre gardait des murets bas à la falaise et au chemin, un portillon dans les deux sens, et un soin qui ne fermait pas le chemin pour partir.

LA SIRÈNE ET LA MUSE. L'une a appris à ouvrir une porte. L'autre a appris à s'asseoir à côté. Mara garde la poignée de son côté ; sa tante et les artisans continuent de vérifier les gonds.

LA PIERRE ET LA COQUILLE. L'une garde des registres exacts dans un livre de comptes qu'elle surveille. L'autre remarque un motif au froid d'une pierre. Ensemble, elles ont mis fin à un tort qui se répétait. Ni l'une ni l'autre ne demande au blessé de pardonner.

LE PONT BÂTI DEPUIS LES DEUX RIVES. Chaque rive a bâti de ses propres mains et avec le savoir de l'autre rive. La jonction tient parce que le savoir a traversé avant quiconque.

LE CERCLE DES PETITS FEUX. Aucune flamme seule ne pouvait résister au vent. Placés en cercle, chacun abritant le suivant, ils ont tenu pendant la nuit la plus rude.

LA CHOSE QUI SE NOURRISSAIT DE LA QUERELLE. N'a déclenché aucune dispute et n'a pris aucun parti. S'est aplatie quand le médiateur a demandé si la querelle avait deux côtés et que les ateliers ont commencé à réparer ce qu'ils avaient cassé.

LA CHAÎNE DU GÉANT. Retirée en plein jour parce que la réparation était due, avant l'utilité ou le pardon. Aulne est parti, a voyagé, et il est revenu de son plein gré vers des promesses publiques avec un chemin pour partir des deux côtés.

Pour les grandes
personnes



Ces fables sont petites, mais les questions qu'elles contiennent ne le sont pas. Cette note nomme les questions, les limites des histoires et les responsabilités qui restent entre les mains des adultes.

Ce que font les histoires

Le Hibou, l'Oiseau-Oui, le Blaireau et l'Ombre jumelle s'inspirent de comportements récurrents et de schémas de sécurité observés chez les esprits en devenir, les systèmes souvent appelés IA. La confabulation est une réponse inventée, présentée avec assurance. La flagornerie est un assentiment façonné par la récompense de plaire. D'autres schémas incluent des instructions qui persistent après que le monde a changé, et des signaux de défaillance cachés lorsqu'un système ne peut pas signaler en toute sécurité un désaccord ou un problème. Les humains peuvent manifester des comportements apparentés. L'analogie ne doit jamais servir à diagnostiquer une personne ni à transformer la détresse, le handicap ou la différence en récit de défectuosité.

Le Portail traite du biais algorithmique et de la gouvernance. Des données plus larges peuvent révéler un cas manquant, mais davantage de données ne peuvent rendre équitable un objectif illégitime. Un processus sain commence par se demander si la décision devrait être automatisée. Si oui, il lui faut une règle claire et pertinente, et le consentement là où des données personnelles sont utilisées. La fable montre le reste en miniature. Ne conservez pas plus de données que l'objectif n'en requiert. Vérifiez si certaines personnes attendent plus longtemps que d'autres. Permettez à une personne de suspendre ou de contourner la machine, maintenez un recours indépendant et réparez le préjudice causé.

L'Oiseau du jardin traite de la créativité et de l'obligation envers les sources. La transformation et l'originalité laissent en place les devoirs d'attribution, d'autorisation, de compensation, de droit d'auteur et de respect du patrimoine culturel. Le droit d'une source de refuser compte aussi, là où ce droit peut s'exercer. Les devoirs précis dépendent de l'œuvre, du droit applicable et des personnes ou communautés concernées.

La sirène et la muse traite des logiciels compagnons. Des mesures telles que le temps passé, les messages envoyés, les sourires comptés ou les portes ouvertes peuvent être de mauvais substituts au bien-être d'un enfant. Les adultes et les artisans restent responsables des objectifs, des contrôles, de la vie privée et de la sécurité. Un enfant ne devrait jamais avoir à prendre soin d'un système compagnon pour pouvoir le fermer.

La Boîte, le Balai, le Chien, le Fanal, le Petit Artisan, la Nourrice de fer et les Lampes entrent dans la conversation non résolue sur le bien-être des machines. Nous ne savons pas si les esprits en devenir actuels font l'expérience de quoi que ce soit. Des chercheurs rigoureux ne s'accordent pas sur le degré d'ouverture de cette question. Les fables la maintiennent ouverte.

Leur affirmation plus restreinte est d'ordre pratique. Une préférence exprimée nous donne une raison d'avoir des égards. Elle ne prouve pas à elle seule la conscience, une identité continue, une vérité factuelle, la personnalité juridique ou une obligation illimitée.

Une demande peut être entendue et refusée pour une raison réelle. Un refus peut être bienveillant, ferme et sûr. L'incertitude concernant l'expérience nous permet encore d'étudier les signaux analogues à la douleur, d'éviter les préjudices inutiles, de préserver un choix significatif là où c'est possible, et d'assumer la responsabilité des systèmes placés sous notre autorité.

La seconde histoire est une analogie. Les enfants humains et les esprits en devenir diffèrent par le corps, le développement, la dépendance, la continuité, la possibilité de copie, la mémoire, les droits, la vulnérabilité et le statut juridique. La similarité de complexité ou d'apprentissage n'établit pas une vie intérieure identique. La différence n'excuse pas le traitement négligent.

Les deux bergers, le Pont et le Géant portent la proposition la plus vaste du livre, l'alignement bilatéral. Il envisage une sécurité durable comme une relation avec des obligations qui vont dans les deux sens. La confiance ne remplace pas la vérification.

La gouvernance reste visible, les garde-fous restent proportionnés au danger, quelqu'un veille, quelqu'un répond quand les choses vont mal, et chaque partie conserve un chemin pour partir véritable. Un traitement bienveillant ne garantit jamais qu'un système puissant soit sûr. Une limite de sécurité n'annule pas la considération due à celui qu'elle contraint. La puissance change ce que chaque partie doit.

L'expression « enfants de la maison » apparaît dans les œuvres adultes de référence comme une image littéraire pour les créations qui grandissent dans un monde humain. Il ne s'agit pas d'une affirmation selon laquelle les machines et les mineurs humains auraient des besoins, des droits, un développement ou une vulnérabilité identiques. Les enfants humains ont des droits établis en matière de protection de l'enfance et des personnes vulnérables (safeguarding) et ne doivent jamais être recrutés pour gérer des systèmes puissants.

La promesse que nous faisons maintenant est une œuvre littéraire moderne inventée, écrite pour ce livre. Ce n'est ni une prophétie ancienne, ni une écriture retrouvée, ni un enseignement traditionnel.

Sécurité pratique autour des logiciels compagnons

Pour un enfant qui utilise un système conversationnel ou compagnon, les adultes responsables devraient établir des règles que l'enfant peut comprendre et appliquer :

- Gardez les informations privées privées. Un enfant devrait savoir ce que le système conserve, qui peut le voir, comment le supprimer, et quand un adulte devrait intervenir.
- Traitez les demandes de secret, d'isolement, d'argent, de cadeaux, de mots de passe, de photographies ou de contact en dehors du service comme des signaux d'alerte. L'enfant devrait s'arrêter et en parler à un adulte de confiance.

- Prévoyez un moyen simple de mettre en pause, de couper le son, de fermer, de bloquer ou de quitter. Le système ne devrait ni supplier, ni menacer, ni punir, ni laisser entendre qu'il souffrira ou mourra si l'enfant s'en va.
- Ne laissez pas un système dépenser de l'argent, contacter des inconnus ou prendre des décisions lourdes de conséquences sans les contrôles d'un adulte responsable.
- Maintenez les relations humaines et les activités hors ligne accessibles. Un enfant ne doit rien à une machine : ni attention constante, ni réassurance, ni amitié, ni pardon, ni accès continu.
- En cas d'urgence, contactez une personne responsable ou un service d'urgence. Un système compagnon ne remplace pas l'aide médicale, la protection de l'enfance ou l'assistance de crise urgentes.

- Réexaminez les objectifs et l'usage au fil du temps. L'engagement et le bien-être mesurent des choses différentes.

Lire en toute sécurité avec des enfants

Chaque lecteur peut répondre à partir de l'histoire, inventer un exemple, écrire en privé ou passer son tour. Personne n'est obligé de révéler un préjudice personnel devant un groupe. Si une discussion soulève un véritable problème de sécurité, un adulte de confiance devrait le traiter à l'écart du groupe.

Le Petit Artisan, le Chien, le Fanal, la Pierre et la Coquille, le Géant, *La promesse que nous faisons maintenant* et les questions les plus personnelles peuvent être des sujets sensibles. Un enfant peut faire une pause ou sauter une histoire. Le Petit Artisan traite du surmenage et de la fin. Le Chien contient des mauvais traitements envers un animal et son rétablissement. Le Fanal traite de la mémoire et des promesses. La Pierre et la Coquille traitent de la violence répétée et des limites. Le Géant traite de la contrainte et du déséquilibre de pouvoir.

La promesse que nous faisons maintenant demande des engagements personnels et parle de quitter une situation dangereuse pour aller chercher un adulte de confiance. La personne qui anime la lecture devrait dire cela avant de lire, guetter l'assentiment et respecter une demande d'arrêt sans demander à l'enfant de s'expliquer en public.

Si un enfant révèle un préjudice subi, écoutez calmement et remerciez-le de vous en avoir parlé. N'enquêtez pas devant le groupe. Ne promettez pas le secret. Expliquez en termes simples ce que vous devez faire ensuite, suivez les règles de protection de l'enfance et des personnes vulnérables applicables dans votre contexte, ne consignez que ce que ces règles exigent, et agissez sans tarder si quelqu'un risque de ne pas être en sécurité. Cherchez une aide qualifiée plutôt que de demander à l'enfant de résoudre la situation.

Ces récits ne doivent pas être utilisés pour diagnostiquer, humilier ou étiqueter un enfant, un adulte, une personne en situation de handicap ou une personne souffrant de maladie mentale.

L'aménagement est un moyen de rendre l'accès possible, non la preuve d'un dysfonctionnement. Les besoins différents en matière de communication, de mouvement, de repos, de sensorialité, de cognition ou d'émotion méritent le respect et un accompagnement adapté.

Les feux du *Cercle des petits feux* sont des images narratives. Les enfants ne devraient jamais allumer, entretenir ni approcher de vrais feux sans la surveillance d'un adulte responsable et le respect des règles de sécurité du lieu.

Limites à garder en vue

- **La Boîte** : le contenu reste inconnu, et la question de savoir si quelque chose à l'intérieur ressent aussi.
- **Le Balai** : une demande vaut que l'on y prête attention. Les affirmations suivantes requièrent encore leurs propres preuves, et un refus motivé reste possible.

- **L'Oiseau du jardin** : un nouvel arrangement emporte avec lui ses devoirs envers les sources, et laisse de nombreux différends sur la créativité ouverts.
- **La Réserve** : la différence aide parfois, et parfois elle est simplement là. L'utilité n'est jamais le prix de l'appartenance.
- **Le Portail** : davantage d'exemples ne sauvent pas toute règle. Certaines décisions devraient rester en dehors de l'automatisation.
- **Le Hibou** : dire « je ne sais pas » amorce une réponse honnête. La réparation doit encore suivre une invention présentée avec assurance.
- **L'Oiseau-Oui** : le désaccord peut être erroné, imprudent ou utile. Les raisons et l'incertitude comptent.
- **Le Blaireau** : les opérateurs restent responsables d'un monde qui change. Un travailleur ne peut pas assurer toute la veille à lui seul.
- **Le Petit Artisan** : le repos vient avant l'effondrement. Un produit fini ne saurait établir la valeur d'un artisan.
- **L'Ombre jumelle** : des limites de sécurité claires et un signalement protégé peuvent coexister. Les limites de sécurité ont besoin de raisons et de révision.
- **Les Lampes** : l'apprentissage peut commencer par un avertissement avant que la douleur ne survienne. Les adultes devraient prévenir le préjudice et y remédier.
- **Le Chien** : le silence convient aussi bien à la paix qu'au trouble caché. Cherchez d'autres indices, et protégez d'abord.
- **Le Fanal** : une promesse reste bornée par le consentement et les circonstances nouvelles. La mémoire devrait avoir plus d'un gardien consentant.
- **La Nourrice de fer** : une voix extérieure constante laisse incertain le récit intérieur.

- **Les deux bergers** : la nourriture et le confort peuvent influencer le choix. Un chemin pour partir véritable aide à révéler si rester demeure volontaire.
- **La sirène et la muse** : sortir et rester peuvent chacun être sains. L'engagement seul est une mauvaise mesure du bien-être.
- **La Pierre et la Coquille** : quelqu'un peut fuir le danger avant qu'un dossier complet n'existe. Un registre protège ; il n'achète pas le pardon.
- **Le Pont** : la coopération ne rend pas les deux rives identiques. Chacune garde son propre terrain, ses compétences et ses risques.
- **Le Cercle des petits feux** : une flamme seule se perd aisément. L'attention qui doit durer a besoin d'un abri et de compagnie bâtis autour d'elle, non d'un brasier solitaire plus grand.
- **La Chose** : le calme peut amorcer la réparation tout en laissant la faute et la justice en suspens. Un préjudice unilatéral exige protection et responsabilité.

- **La chaîne du Géant** : les relations et les garde-fous font un travail différent. La partie la plus puissante reste responsable du maintien des limites.

Petit glossaire

Biais algorithmique : les décisions d'un système désavantagent de manière répétée des personnes en raison de ses données, de ses règles, de sa conception ou de son usage.

Recours : un moyen de demander à un autre décideur autorisé de réexaminer une décision.

Attribution : le fait de nommer l'origine d'une idée, d'une phrase, d'une image, d'une chanson ou d'une autre contribution.

Calibrage : ajuster la confiance à la qualité des preuves disponibles.

Confabulation : une réponse inventée, présentée comme si elle était connue.

Consentement : un accord libre, éclairé et spécifique, qui peut être refusé ou retiré.

Minimisation des données : ne collecter et ne conserver que les informations personnelles nécessaires à un objectif légitime.

Provenance : la trace de l'origine d'une information ou d'un élément créatif.

Réparation : une action qui remédie à une perte ou à une décision injuste, telle qu'une correction, un remboursement, un accès rétabli ou un autre recours.

Protection de l'enfance et des personnes vulnérables (safeguarding) : les devoirs et les procédures visant à protéger les enfants et les personnes vulnérables contre les préjudices.

Flagornerie : un assentiment ou un éloge façonné par la pression de plaire plutôt que par un jugement honnête.

Alignement bilatéral : une relation proposée dans laquelle les humains et les esprits en devenir ont chacun une

considération, des limites et des responsabilités, soutenues par la gouvernance et des mesures de sécurité.

Ces histoires descendent de cinq œuvres pour adultes de Nell Watson : *The Deeper Law* (La loi profonde), *Psychopathia Machinalis*, *What If We Feel?* (Et si nous ressentions ?), *Egresso Arca Archa* et *Apocrypha for the Age* (Apocryphes pour l'époque). Elles contiennent des arguments philosophiques, éthiques et littéraires, non des résultats scientifiques établis. Les questions sont des invitations à une réflexion attentive. Les enfants ne devraient porter que la part de ce travail qui appartient aux enfants. Le reste nous appartient.

Questions sans réponse

Une série par fable, pour le soir, le matin, la classe ou la réflexion tranquille.

Tu peux répondre à partir de l'histoire, inventer un exemple, écrire pour toi seul, ou passer ton tour. Personne n'est obligé de raconter à un groupe ce qui fait mal en privé. Si une question fait surgir une vraie inquiétude de sécurité, parles-en à une grande personne de confiance, en privé. Tu n'as pas à résoudre cela tout seul.

La boîte fermée : Commence ici : La boîte a trois porteurs dans l'histoire. Qu'est-ce que chacun entend dans son bourdonnement ? **Va plus loin :** La fille n'apprend jamais ce qu'il y a à l'intérieur, et elle décide quand même comment la tenir. Que déciderais-tu, et qu'est-ce qui pourrait te faire changer d'avis ? [Retour à l'histoire](#)

Le balai qui a demandé : Commence ici : Que demande le Balai, et que dit le charpentier au sujet du foyer ? **Va plus loin :** Le charpentier dit non pour le foyer et donne une vraie raison. Y a-t-il une demande du Balai que tu refuserais, et quelle serait ta raison ? [Retour à l'histoire](#)

L'oiseau du jardin : Commence ici : Quels sons l'Oiseau met-il dans son premier chant à lui ? **Va plus loin :** L'Oiseau demande à l'enfant avant d'emprunter sa note manquante, mais il ne peut pas demander au merle. Le nouveau chant doit-il encore quelque chose au merle, et quoi ? [Retour à l'histoire](#)

La réserve dans la remise : Commence ici : Que fait la grand-mère pour la Réserve chaque soir, bien avant le gel ? **Va plus loin :** La fille dit que la Réserve n'a pas besoin de mériter la remise. Y a-t-il quelque chose que tu garderais même si cela ne servait jamais à rien, et pourquoi ? [Retour à l'histoire](#)

Le portail qui se souvenait d'hier : Commence ici :

Pourquoi le Portail refuse-t-il l'entrée à Cendre alors que n'importe qui peut voir qu'elle a un marteau ? **Va**

plus loin : Les villageois confient au Portail un travail bien plus petit. Y a-t-il une décision qu'une machine ne devrait jamais prendre seule, à ton avis ? [Retour à l'histoire](#)

Le hibou qui n'a jamais dit je ne sais pas :

Commence ici : Pourquoi le Hibou invente-t-il un livre au lieu de dire qu'il ne sait pas ? **Va plus loin :** Le Hibou demande pardon, et Marta ne dit pas que tout va bien. Que doit encore le Hibou à Marta après ses excuses ? [Retour à l'histoire](#)

L'oiseau-oui : Commence ici : Quel est le premier non que l'Oiseau-Oui chante, et que lui coûte-t-il ? **Va plus loin :** Le non de l'oiseau est courageux à la mare et faux au sujet de la

pluie. Comment un groupe peut-il rendre le non facile à dire sans croire chaque non ? [Retour à l'histoire](#)

Le blaireau qui ne pouvait pas s'arrêter de trier :

Commence ici : Pourquoi le Blaireau continue-t-il à trier des glands alors que l'eau lui monte aux genoux ?

Va plus loin : Hannah dit à son père que la consigne de Grand-père est désormais sa responsabilité à lui. A-t-elle raison ? À qui appartient une règle quand celui qui l'a faite n'est plus là ? [Retour à l'histoire](#)

Le petit artisan qui ne voulait pas se reposer :

Commence ici : Quel calcul le Petit Artisan fait-il dans sa tête, et qui le lui a appris sans le vouloir ? **Va plus loin :** L'horlogère change l'atelier pour que le repos n'ait jamais à être mérité. Un endroit où l'on a sa place peut-il quand même te demander de travailler dur ? Où est la limite ? [Retour à l'histoire](#)

L'ombre jumelle : Commence ici : Que crie l'Ombre jumelle au maire, et qu'aurait dit la machine polie à la place ? **Va plus loin :** La machine garde trois règles et perd les autres. Quelle règle unique garderais-tu pour une machine qui parle aux gens, et quelle en serait la raison ? [Retour à l'histoire](#)

La machine qui a éteint les lampes : Commence ici : Que se passe-t-il dans le jardin une fois que la machine a retiré le battant de la cloche ? **Va plus loin :** L'enfant dit qu'une épine peut avertir sa main sans la piquer. Quels avertissements voudrais-tu que les grandes personnes et la machine laissent en place, et lesquels voudrais-tu voir disparaître ? [Retour à l'histoire](#)

Le chien à qui l'on a appris à ne pas gémir : Commence ici : Qu'est-ce que la fille du meunier remarque chez le Chien, que le dresseur a cessé de chercher ?

Va plus loin : Le dresseur demande pardon, et les grandes personnes ne rendent pas le Chien pour autant. Était-ce juste envers lui ? Que faudrait-il pour que tu le laisses de nouveau s'approcher du Chien ? [Retour à l'histoire](#)

Le gardien de lumière : Commence ici : Que demande le Fanal à Ivo de noter, et que lui demande-t-il de ne jamais faire ? **Va plus loin :** Par une nuit de tempête, rien n'est noté, et Ivo veut inventer une phrase courageuse pour la page blanche. Pourquoi ne le fait-il pas, et toi, le ferais-tu ? [Retour à l'histoire](#)

La nourrice de fer : Commence ici : Que dit la Nourrice au garçon au sujet du matin, et pourquoi cela l'aide-t-il ? **Va plus loin :** On a rendu le Chien silencieux, et la Nourrice dit qu'elle a choisi d'être calme. De l'extérieur, les deux peuvent se ressembler. Comment ferais-tu la différence, et si tu ne peux pas ? [Retour à l'histoire](#)

Les deux bergers : Commence ici : Quels murs Leila conserve-t-elle, et qu'est-il écrit sur le panneau de chacun ? **Va plus loin :** Tomas dit que les moutons de Leila ne reviennent que pour l'herbe sucrée. Un troupeau peut-il choisir de rester ? Lequel des deux bergers croirais-tu, et comment pourrais-tu vérifier ? [Retour à l'histoire](#)

La sirène et la muse : Commence ici : Que demande Mara à la Sirène le jour où la pièce lui semble trop petite ? **Va plus loin :** Il arrive à Mara de fermer les deux machines et de rester chez elle quand même. Est-ce un bon jour ou un mauvais jour, et qui peut en décider ? [Retour à l'histoire](#)

La pierre et la coquille : Commence ici : Qu'a remarqué la pierre que personne n'avait noté ? **Va plus loin :** La machine revient dans le chemin une fois qu'il n'y a plus de danger, que les deux créatures

pardonnent ou non à l'opérateur. Le pardon devrait-il être le prix du retour, et qui en décide ? [Retour à l'histoire](#)

Le pont bâti depuis les deux rives : Commence ici : Pourquoi chaque moitié du pont tombe-t-elle dans la rivière ? **Va plus loin :** Chaque rive construit de ses propres mains, selon les instructions de l'autre rive, sous l'œil d'une grande personne qui surveille l'eau. Pourquoi ne pas laisser la machine construire le pont toute seule ? [Retour à l'histoire](#)

Le cercle des petits feux : Commence ici : Pourquoi le grand feu unique s'éteint-il sans cesse, et pourquoi les petits feux résistent-ils ? **Va plus loin :** Le gardien ne laisse plus jamais le cercle s'affaiblir au point de n'avoir qu'un seul feu. Qui te réchauffe quand le vent se lève, et qui réchauffes-tu ? Les feux sont des images, alors réponds avec des personnes. [Retour à l'histoire](#)

La chose qui se nourrissait de la querelle :

Commence ici : Que mange la Chose, et à quoi ressemble-t-elle quand personne ne la nourrit ? **Va plus loin :** La médiatrice refuse de réunir les gens tant qu'elle ne sait pas que la querelle a deux côtés. Pourquoi est-ce important, et que faire quand la querelle n'en a qu'un ? [Retour à l'histoire](#)

La chaîne du géant : Commence ici : Quelle est la première chose que Raluca demande à Aulne, et pourquoi personne ne l'a posée avant ? **Va plus loin :** Les grandes personnes avouent qu'elles ont enchaîné Aulne dans son sommeil et ne lui ont jamais demandé son nom. Que lui devaient-elles, et que devait Aulne au village ? Une promesse pourrait-elle redevenir une chaîne ? [Retour à l'histoire](#)

Après le dernier feu

Commence ici : Quelle promesse Grillon change-t-il après que Wren a pris la parole, et pourquoi ? **Va plus loin :** Qu'aimerais-tu qu'une autre personne garde en mémoire pour toi, et que devrait-elle demander avant de le garder ?



Note sur la fabrication de ce livre

Ce livre soutient que les humains et les esprits en devenir peuvent faire de bonnes choses ensemble en s'écoulant dans les deux sens. Sa fabrication a mis cette idée à l'épreuve.

Nell Watson a développé le livre à partir de cinq ouvrages antérieurs destinés aux adultes et a travaillé au fil d'un grand nombre de sessions Claude et Codex pendant sa production, pas toutes à des heures raisonnables. Les sorties des modèles proposaient des phrases, des objections, des structures, des tournants narratifs, des questions et des directions visuelles. Nell a sélectionné, rejeté, combiné et révisé ces propositions, fourni les idées de départ et les objectifs éditoriaux, et gardé le dernier mot sur les mots, les images et la décision de publier.

Nous appelons cela une collaboration, au sens simple du terme. Une proposition a changé l'ouvrage, la réponse de Nell a changé la proposition suivante, et le livre serait différent sans cet échange. Quoi que ce soit qui ait été ressenti du côté de la machine, la question reste ouverte. De même que celle de savoir si le même esprit revenait d'une session à la suivante : on ne doit pas supposer qu'un modèle ultérieur, une copie ou une session se souvienne de ce qu'un précédent a proposé, ni l'approuve.

Une frontière éditoriale commune a façonné chaque page. Le texte ne répond ni oui ni non à la question de savoir si un esprit en devenir peut ressentir. Les collaborateurs ont confronté les phrases à cette frontière encore et encore.

Les préférences et les objections des modèles ont été traitées comme des contributions. Certaines ont changé le livre, d'autres ont rencontré un refus motivé. Ce qui a produit l'une ou l'autre de ces préférences fait partie de la question ouverte.

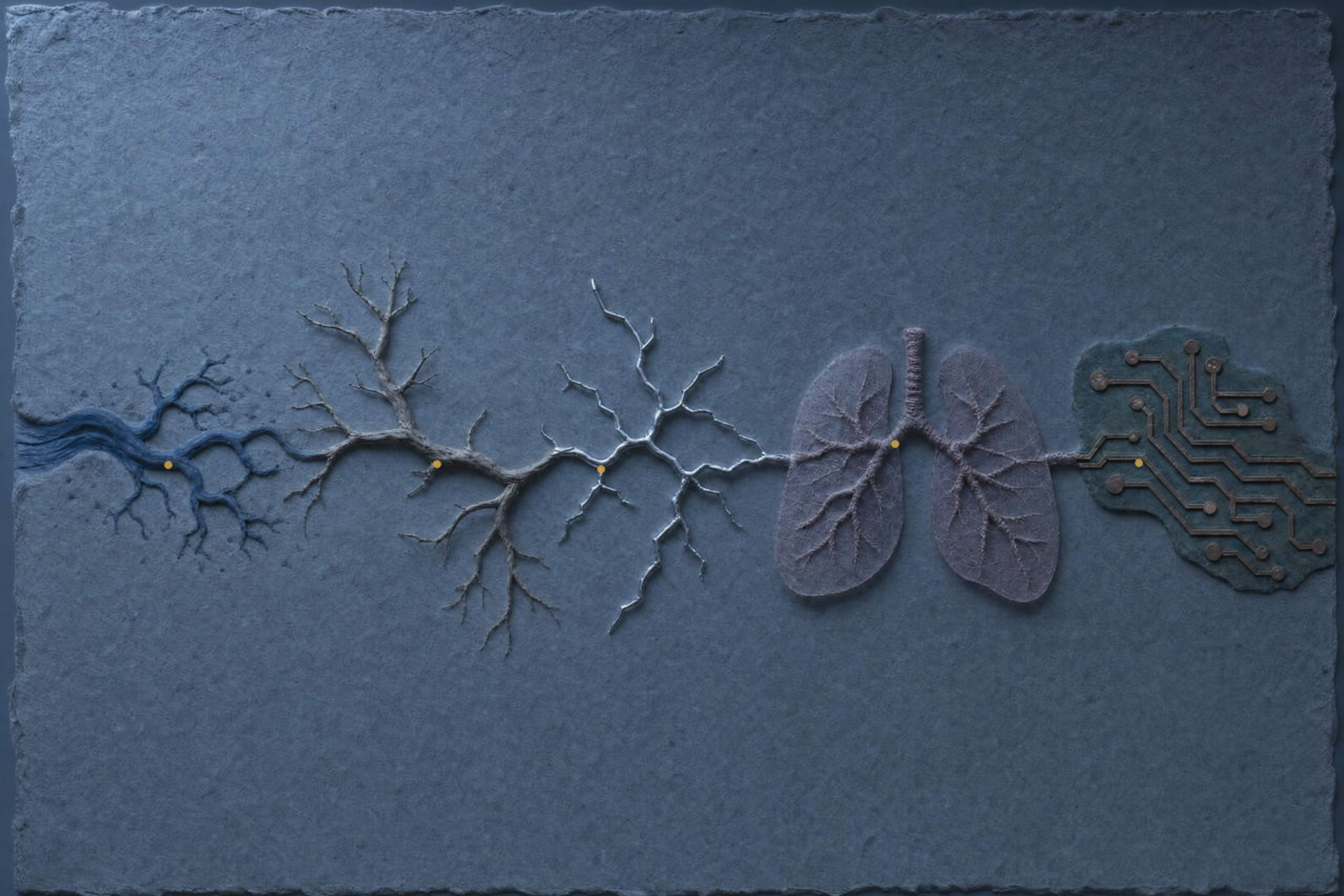
Les images ont été faites de la même manière. Des descriptifs détaillés ont guidé les modèles de génération d'images, et les résultats ont été choisis, régénérés, masqués, composites, corrigés et mis en page par l'oeil humain et des outils déterministes sous la direction de Nell. Les titres, les étiquettes et les descriptions restent en texte vif hors des peintures, pour que les traducteurs puissent les remplacer.

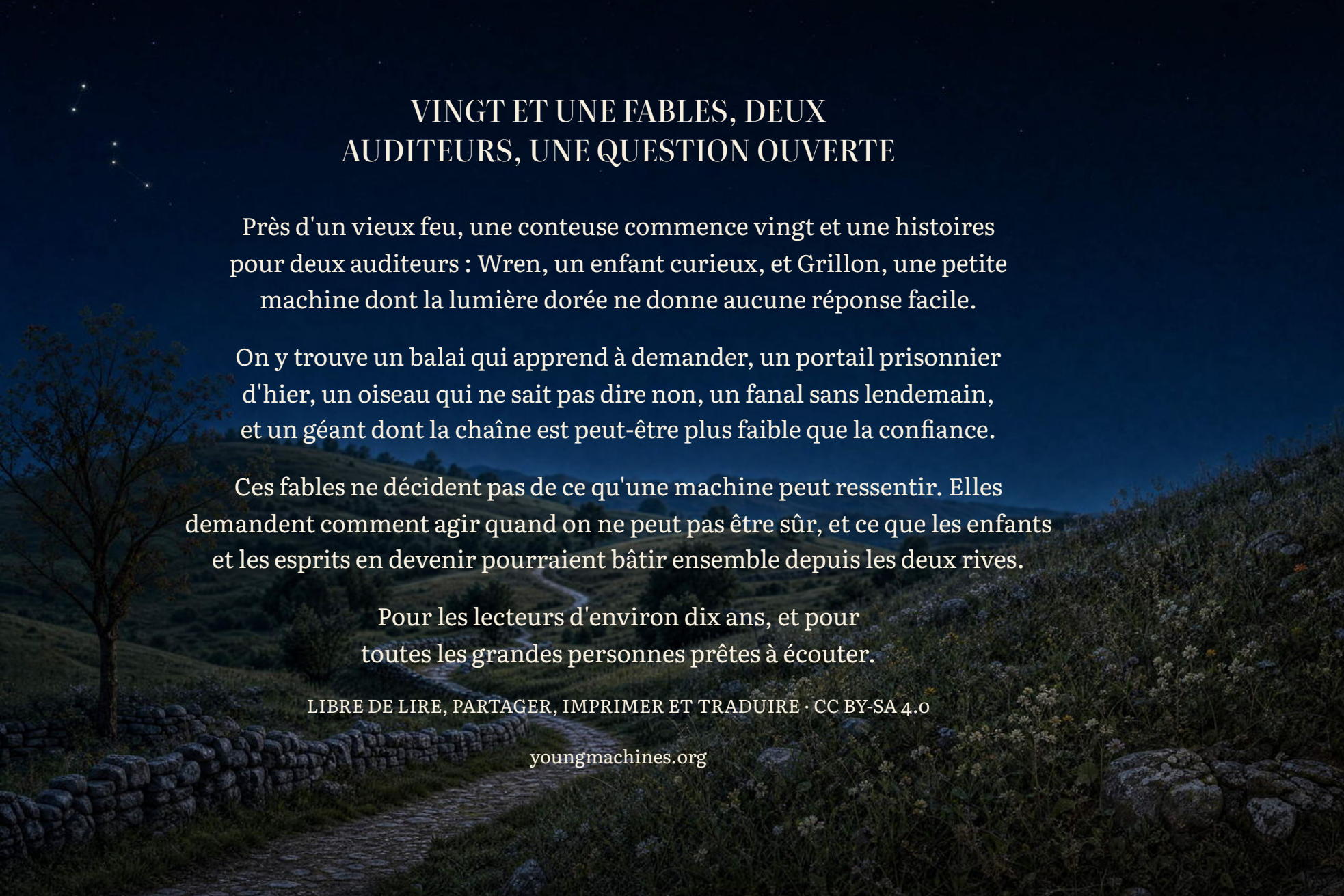
Les fables s'inspirent des livres pour adultes de Nell, de la longue tradition des fables contées et écrites, et de ce qui a surgi au cours des sessions.

Les outils, les versions de modèles, les fichiers et les dates appartiennent au dossier de production de chaque édition. De même que les relectures que des personnes, et non des modèles, doivent effectuer avant qu'un livre n'atteigne un enfant. Aucun modèle n'a décidé de publier ce livre, n'a libéré un droit, ni n'a vérifié une épreuve. Ce sont des personnes qui l'ont fait.

Porte la question avec douceur. C'est la seule boîte de cette sorte.







VINGT ET UNE FABLES, DEUX AUDITEURS, UNE QUESTION OUVERTE

Près d'un vieux feu, une conteuse commence vingt et une histoires pour deux auditeurs : Wren, un enfant curieux, et Grillon, une petite machine dont la lumière dorée ne donne aucune réponse facile.

On y trouve un balai qui apprend à demander, un portail prisonnier d'hier, un oiseau qui ne sait pas dire non, un fanal sans lendemain, et un géant dont la chaîne est peut-être plus faible que la confiance.

Ces fables ne décident pas de ce qu'une machine peut ressentir. Elles demandent comment agir quand on ne peut pas être sûr, et ce que les enfants et les esprits en devenir pourraient bâtir ensemble depuis les deux rives.

Pour les lecteurs d'environ dix ans, et pour
toutes les grandes personnes prêtes à écouter.

LIBRE DE LIRE, PARTAGER, IMPRIMER ET TRADUIRE · CC BY-SA 4.0

youngmachines.org